



# En roue libre sur les flats<sup>1</sup>

*texte et photos pierre jean*

*relecture diligente et impitoyable de christine*

1) Le terme « flats » désigne ici les zones de sable plates (*flat* en anglais) sur lesquelles je vais pêcher, mais aussi, et c'est l'acception la plus courante au Québec, un pneu à plat, d'où le jeu de mots.

# Prélude

Je suis un pêcheur d'eau froide. L'année dernière, je n'ai pêché qu'une seule journée en short et pieds nus. Il faisait chaud, très chaud ! La plupart du temps, j'ai l'impression que pêche rime avec froid. En même temps, qui dit saumons dit eau froide, et on ne fait pas de patin à glace en bikini. En plus, les dernières réminiscences d'une saison de pêche datent de l'automne précédent, et ce sont plus souvent les cris des outardes migrantes et des pieds gelés que ceux du papillon en rut. Tout spécialement cette année, le dernier jour de pêche de 2010, a été une journée plutôt belle avec deux grosses truites, l'une à la fosse 13 et l'autre à la 29. Je peux vous donner tous les détails : l'heure, ma position, la canne à pêche et la soie que j'utilisais, la mouche bien sûr, l'endroit où le poisson a pris la mouche, le combat, la taille, etc. Mais le plus marquant reste le soleil qui baisse, il est 16 h, le vent se lève, la pluie se met à tomber dru, l'hiver est arrivé, la saison de pêche est consommée. Rien d'irréversible, nous sommes le 15 octobre, le ski débute bientôt et la pêche reprend dans seulement sept mois ! Oups, il va falloir trouver autre chose : le steelhead en novembre ou bien les gros dorés de la baie de Quinte, comme l'année dernière. Encore un truc à se geler les fesses dures comme de la glace. Non, j'ai pris goût au soleil ! Cela fait plusieurs années que j'en parle avec Peter, mais, cette fois, j'y vais ! Je vais aller pêcher le bonefish à Cuba !

# Mouches

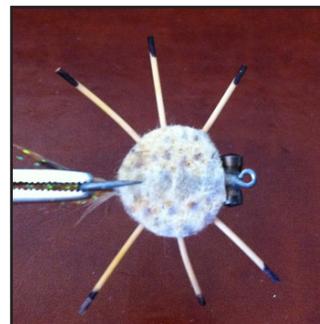
Ici, au Québec, il y a deux saisons : la pêche et les mouches. L'été, nous allons à la pêche et, le reste du temps, nous faisons des mouches. Les mauvaises langues diront qu'il y a, effectivement, deux saisons : les mouches et les mouches ; les mouches qui piquent et les mouches à piquer ; les mouches noires, l'été, et les mouches à pêche, l'hiver. Ne les écoutez pas !

Habituellement, j'attends la fin de l'hiver pour entreprendre de regarnir mes boîtes, mais, comme pour les érables, il arrive un temps où la sève monte, où les sucres submergent la raison. Comme le castor, il faut réparer les outrages que les rivières ont fait subir à vos boîtes à mouches.

Mais là, comble du bonheur, je peux commencer plus tôt ! Tout d'abord, se documenter : livres, journaux, vidéos, une nouvelle chaîne de télévision, tout y est passé. J'avais déjà plusieurs livres sur le sujet et j'avais aussi lu quelques centaines d'articles dans des journaux français, anglais, américains et même australiens !

Mais là, c'était du sérieux. Quelle mouche ? Quelle taille ? Quelle couleur ? Quel poids ? Je me suis donc mis à faire des mouches. Des mouches à bonefish, mais aussi des mouches à tout et n'importe quoi. Des mouches selon un patron officiel, et d'autres, sur une inspiration subite.

La pêche à la mouche pour les poissons de mer est relativement récente comparée à celle qui se pratique depuis des lustres en rivière. D'ailleurs, leurs noms dénotent bien leur modernité : les Crazy Charlie ou Gotcha des bonefishes font terriblement actuel comparés



Feutre et brosse

aux Lady Amherst et General Practitioner des saumons. Les matériaux utilisés sont à l'image des dénominations et des dominations coloniales. Les plumes d'ara bleu ou de toucan sont remplacées par des poils de balais et des protections de chaise en feutre. Les bonefishs font des razzias infernales sur les flats, leurs aficionados sont les dix plaies d'Égypte réunies dans un intérieur soigné. Ménagères, protégez à votre corps défendant votre brosse à cheveux, ou elle subira la triste tonsure de Sinead. Interdisez l'accès à la salle de bain, ou la baignoire subira l'ardeur des Danaïdes. Asseyez-vous de tout votre poids sur toutes les chaises à la



Chaîne de lavabo et balai

fois, ou votre encaustique subira les railleries de leurs pieds libérés. Ces quelques morceaux volés, ces rapides rapines, ont tôt fait d'être transformés. Dans leur folie créatrice, ces pêcheurs n'ont besoin de rien de plus pour imiter une étrille. Deux perles de chaîne de lavabo, six brins de brosse à cheveux, une rondelle de feutre, un hameçon, quelques spires de fils, quelques gouttes de colle, et voici de quoi attiser la convoitise de tous les bonefishs des Caraïbes. Les pillages ne s'arrêtent pas là : balais, décorations de Noël, tapis, couverture,

perles et colliers... Tout y passe. Tout est sacrifié. Mesdames, je vous en conjure, détournez toutes les commandes d'hameçons sur eBay. Revendez, donnez, jetez ! Ne laissez aucun de ces crochets passer votre entrée ou vous le regretterez !

Moi aussi, j'ai subi l'injection fatale, et des mouches, j'en ai fait : des petites mouches, des grosses, des bleues, des vertes, des rouges, des beiges, des beigeasses, des blanc souillé, des blanc cassé, des mouches avec des gros yeux, des petits yeux. J'ai expérimenté. J'ai mis en pratique. J'ai copié. J'ai amélioré. J'ai atteint des sommets d'esthétisme et d'inutilité.

Et si je n'ai pas subi l'anathème, si j'ai évité l'excommunication, c'est en sacrifiant des journées ouvrées à mes pulsions diptères.



Mouche ou poisson!

# Voyage

Ça y est, j'y suis. Nous sommes en mars, et la neige tombe à Montréal. Trois heures de vol dans un coucou d'Air Canada. Tout y est à vendre : le 25<sup>e</sup> kilo de bagage, la deuxième valise, le moindre petit gâteau. Sur le menu, ils ont caché le prix du verre d'eau, mais le petit Lu est au prix du caviar. Et malgré ça, l'aéroport est plein. Il est 3 h 30, et l'aéroport grouille. Les rats quittent le navire, il fait trop froid ! Et suivez cette file, et prenez par là, et tournez ici, et arrêtez-vous, et courez maintenant ! Ils nous ont fait courir ! 300 personnes dans un dédale qui piétinent et, d'un seul coup, il faut courir ! On ne sait pas pourquoi ! Ils vous attendent à la sortie. Ils sont trois à vous surveiller pendant que vous retirez votre manteau, retirez votre veste, videz vos poches, retirez votre ceinture et vos souliers. Avez-vous un pacemaker, un implant, des broches, un dentier, des faux seins ? Et de toute façon, le portique sonne ! Ils sont six de l'autre côté, ils vous intimement de lever les bras. Pas question de demander poliment, ils sont l'autorité, ils se croient l'autorité... des singes avec un béret ! Et à l'autre bout, c'est pire ! Là, ils ont un vrai pouvoir. Chez nous, ce sont de grassouillets buveurs de bière qui ne feraient pas peur à un lapin même au volant d'un 15 tonnes. Là-bas, ce sont des méchants, et leurs armes ne sont pas en chocolat. À l'immigration, ils vous regardent pendant 5 minutes pour être bien sûr que vous ressemblez à votre photo. Ils font passer un chien renifleur non pas de cocaïne mais, accrochez-vous, d'huile de moteur. Interdit d'importer un bouchon de carter ou une clé à molette usagée. Ils vous examinent, ils vous jaugent, ils vous jugent ! On n'arrive pas à savoir s'ils estiment combien vous allez dépenser ou si vous allez faire la révolution. En tout cas, à la sortie, ils repassent vos bagages, tous vos bagages, aux rayons X, pour vérifier que vous n'avez pas des sous-vêtements révolutionnaires, un pamphlet ou l'intention de créer une page Fesse-truc catilinaire.

# Claude

N'étant pas homme de demi-mesures, je suis un pêcheur assidu. J'entends le cœur des lares susurrer « doux pléonasse ». Que la saison au Québec soit courte est en soi une bénédiction puisque je peux la vivre en entier. Claude est plus profondément systématique que moi et il migre au rythme des montaisons. Remontant vers le nord à la poursuite du saumon l'été, descendant plus au sud pour le steelhead, l'automne, et finalement prenant son envol pour le bonefish l'hiver. Naturellement, il a beaucoup d'amis qui profitent lâchement de sa minutieuse exploration de chacun de ces paradis pour se glorifier de leurs propres trophées. Tout le monde se souvient de la ruée vers l'or, mais peu se souviennent du brave John Douglas Moodie qui fut le premier à en tracer les routes d'accès. Beaucoup ont fait fortune, et John Moodie est resté le preux et intègre gendarme en habit rouge de la GRC. Claude a ouvert les routes, mais il a aussi quelques trophées vertigineux à son actif. Non seulement il connaît les routes, mais en plus il connaît toutes les ficelles. Et surtout, s'il a l'art et la manière, il a aussi l'ingrédient secret. Il a trouvé les quelques mouches infaillibles pour les poissons recherchés. Que ce soit pour le steelhead ou le bonefish, il a sa recette, la mouche secrète, la taille parfaite, la couleur parfaite et, si vous suivez ses conseils, la chance sera de votre côté.



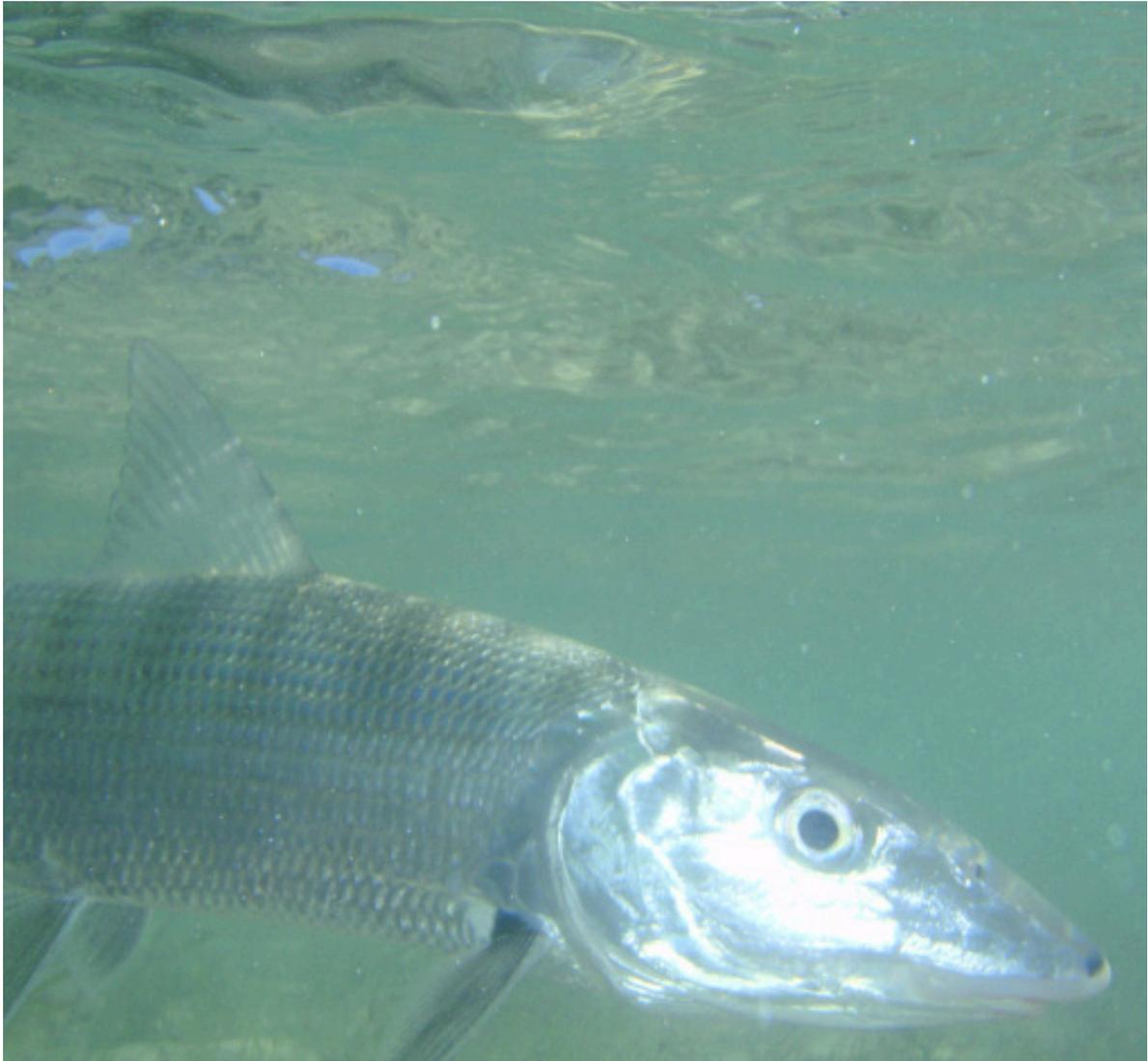
Les yummys

# Premier jour

Bien sûr, il est connu comme le loup blanc, et si quelqu'un commence à poser des questions sur la pêche, c'est à lui qu'on le renvoie. Donc, cette fois, il prend en traîne, en plus de moi, un Ontarien. Nous montons donc tous les trois dans un taxi qui nous emmène à l'entrée de la baie où nous devons pêcher. Pendant le trajet, la négociation s'entame pour savoir à quelle heure il reviendra nous chercher. Claude hésite : 15 h... 16 h... et décide subitement que ce sera 17 h. Au secours, il est 8 h 30 et, si j'ai bien déjeuné, je n'ai emporté qu'un morceau de pain sec, deux bananes et une gourde d'eau. Au départ, c'est à peu près la seule chose qui me préoccupe, mais vous verrez que le pire est à venir.

## Bonefish

Ici, on pêche sur les « flats ». Ce sont des zones de sable cotidales qui, à marée haute, sont couvertes de 20 cm à 1 m d'eau et sont généralement presque à sec à marée basse. Ce sont, en fait, des zones extrêmement prolifiques, et les gros poissons, dont le bonefish, viennent s'y nourrir. Littéralement, bonefish veut dire « poisson à os », mais son nom en français est « poisson-banane ». Il est sans intérêt gastronomique particulièrement à cause de ses os, mais son intérêt halieutique est double : d'une part, il se pêche à vue et, d'autre part, il a un départ foudroyant.



Bonefish dans son élément

Pour ce qui est de la pêche à vue, le problème, c'est qu'étant uniformément couvert d'écailles argentées, il se confond parfaitement à son environnement et on l'appelle, d'ailleurs, le « fantôme des flats ». Et pour ce qui est du départ foudroyant, il y a des pêcheurs, certainement marseillais, qui disent qu'il peut vider votre moulinet, soit parcourir plus de 400 m, sans s'arrêter, mais les plus sérieux limitent cette distance à une cinquantaine de mètres dans la plupart des cas et 100 à 150 m pour les plus gros.

Dans ces eaux, on rencontre aussi d'autres poissons, dont les inénarrables barracudas, qui ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux qu'on rencontre en Méditerranée. Ils sont beaucoup plus gros et beaucoup plus agressifs que les « toutous à leur mémère » qui vivent en banc au large de la croisette, rêvant peut-être de croquer ceux qui s'y promènent. On trouve aussi des raies et bien d'autres poissons, dont les tarpons qui peuvent atteindre 200 kg. Autres hôtes estimables, les « permits » sont des poissons pouvant atteindre 20 kg (contre 8 kg pour le bonefish) extrêmement capricieux. Ils se pêchent comme le bonefish, mais sont beaucoup plus sélectifs et ne prennent la mouche que si ça leur chante.



Donc après être descendus du taxi, nous préparons nos cannes. Nous sommes sur le bord d'une plage de sable séparée de l'eau par un énorme andain de laisse de mer qui doit faire 4 à 5 m de large. Nous suivons la plage, puis traversons l'estran qui finit par un magma humide d'algues déliquescents et d'eau croupie. Une fois passés, nous entrons dans la mer sur fond de sable. L'eau semble froide. Je suis habitué aux cuissardes étanches donc de sentir l'eau entrer dans les bottes de marche me donne une sensation bizarre. Claude m'a montré une carte hier, mais je n'ai, pour l'instant, aucun point de repère. Il part devant, suivant le bord de la mangrove, et je ferme la marche. Par moments, l'eau passe des mollets aux genoux

puis redescend. J'ai l'impression qu'à quelques mètres de nous, vers le large, l'eau est beaucoup plus profonde. Il ne faut pas longtemps pour que je double l'English qui lambine déjà. Je me rends compte que nous allons atteindre la pointe de terre qui précède la baie. Bien que j'aie l'habitude de marcher dans l'eau, ce n'est que rarement que je parcours de longues distances ainsi. Habituellement, j'entre au début d'une fosse à saumons et je pêche en marchant jusqu'à la queue du bassin soit 25 ou 50 m. Ensuite, je m'arrête, je m'assieds pour laisser le temps à la fosse de se reposer, ce qui veut dire, laisser le temps aux poissons d'oublier. Mais, je vous le dis tout de suite, ici, ce n'est pas le même sport : nous allons barboter ainsi, sans espoir de nous asseoir, jusqu'à l'heure fatidique du taxi, soit pas loin de huit heures plus tard. Le temps n'est pas linéaire dans cet environnement inaccoutumé. D'habitude, à la pêche, le temps passe vite. La concentration fait perdre toute notion de durée. Mais, dans cet environnement, la fatigue prend parfois le pas sur la concentration, et le temps s'allonge puis se raccourcit à nouveau. Le fond, lui aussi, varie les plaisirs : la plupart du temps solide et ferme, il devient parfois mou comme de la boue. Il est lisse et plat et se couvre tout à coup de cratères. Mais la bonne nouvelle, c'est qu'il fait chaud... mais pas trop.

Environ 200 m après notre entrée dans la baie, je vois un premier poisson à une dizaine de mètres devant nous; Claude, lui, n'a pas réagi et me dit que ce n'est qu'un barracuda, simplement parce qu'un bonefish ne peut pas se trouver à cet endroit. Par la suite, je pourrai confirmer cette assertion quand j'aurai de quoi comparer cette première image aux autres, car la queue noire du barracuda ne trompe pas. Mais cela reste tout de même une petite victoire pour moi parce que ma plus grande appréhension est de ne pas voir les poissons malgré mes efforts et les lunettes couleur cuivre, polarisées et chromatiques dont j'ai fait l'acquisition.



Claude et Kim

# Guidage

Je n'ai pêché qu'une seule fois avec un guide soi-disant professionnel. L'exercice n'a pas été très concluant parce que je n'ai pas eu l'impression qu'il en savait plus que moi ni sur la pêche en général ni sur la rivière en particulier... Mais peut-être cette expérience avait-elle été biaisée parce que j'avais discuté avec lui les soirs précédents autour d'une bière. Le feu de bois et l'alcool aidant, il m'avait dit qu'il était aussi prof de tennis, de chasse à la poularde et de macramé. Les mensonges semblaient trop gros pour être crédibles. J'étais donc parti avec un a priori défavorable, et les résultats n'avaient fait que confirmer mes doutes initiaux sur ses aptitudes réelles.

Mais là, c'est différent, vous pensiez savoir, et vous ne savez rien. Claude, lui, est dans son élément. Vous avez l'impression qu'il « sait ». D'un seul coup, vous le voyez comme le dieu omniscient et vous n'êtes plus que l'esclave décérébré. Tout est tellement différent de ce que vous connaissez, qu'il voit et que vous êtes aveugle. Vous saviez lire et écrire et, brusquement, l'alphabet est devenu cyrillique, et vous ne pouvez plus déchiffrer. Vous aviez des points de repère, ils se sont envolés. Lui, il pressent et, vous, vous êtes perdu. Vous êtes le pousseur de caddy. Comme au supermarché ! Là, c'est elle qui sait. Elle va et vient, se dirige droit sur le produit au beau milieu du rayon, et vous suivez. Si elle a le malheur de vous dire d'attraper la sauce, à côté, vous la cherchez au milieu d'innombrables boîtes, d'étiquettes colorées que vous essayez de déchiffrer quand, d'un geste autoritaire, elle prend la boîte sous votre nez et grommelle que vous ne savez pas chercher. Ici, c'est la même chose, vous essayez de suivre, et lui vole devant. Il survole le terrain, son regard acéré voyant tout.

Il déchiffre les bouquets, connaît les chemins, ne se laisse pas surprendre par les têtes de gondoles. Il connaît les allées et reconnaît les bonnes affaires, il est chez lui !

L'humilité est de mise, je suis là pour apprendre. Donc, si j'ai bien compris, il faut trouver les poissons. Lui, il en voit... Quand il me les désigne, que dois-je faire ? Avouer ? Mentir ? Dois-je vraiment dire que je les vois pour ne pas passer pour un bigleux ou, pire, un imbécile ? Il m'a parlé de ses amis qui ne voient toujours rien après des années d'expérience et s'est étonné de leur inaptitude. Mais je n'y peux rien, je ne vois pas de poisson là où il le dit. Bon, il me dit « LÀ », c'est où « LÀ » ? Ce n'est pas bien clair... Avant cette tache noire, ah non, pas celle-là, celle-là. Je ne sais plus de laquelle il parle. Devant nous, derrière nous, sur 360°, il y a des touffes d'herbes noires. À 5 m, à 10 m, à 15 m ! Dans une rivière, il y a la pierre grise, la noire, la tache de sable, les deux arbres en face, la mousse qui passe, l'ombre qui limite... Ici, il y a du sable et des taches, encore du sable et pas le moindre petit caillou. La rivière mesure 10 m ou 15 m de large, et ici la baie fait 3 km ! Les saumons, ils sont sympas, ils se postent et bougent la queue. On finit toujours par les voir. Mais les bonefishs, ils passent ! Ils ne s'arrêtent pas ! Au secours, ils nagent !

Trêve de plaisanteries, il est bien connu que c'est la grande difficulté de cette pêche. Ces poissons sont parfaitement adaptés à leur environnement pour éviter les prédateurs. Il n'y a pas, il faut les voir, c'est la première leçon. Donc je lui dis que je ne les vois pas en espérant qu'à force, je finirai bien par en voir un.

# Équipement

J'avais profité du fait que Claude était à Montréal pour le rencontrer et obtenir le maximum d'information pour préparer ce voyage. Je m'en félicite d'ailleurs, tout autant que d'avoir suivi ses conseils pendant la semaine, même si la conciliation de tous les aspects a été aussi ardue qu'inestimable. Donc, pour l'équipement, il est vrai que les livres et les journaux parlent de pantalons légers et des chaussures de flats des grands fabricants d'articles de pêche. Mais ce sont des articles prévus pour des pêcheurs d'une journée et qui passeront la plupart de leur temps assis dans un bateau.

Claude m'avait conseillé des chaussures de marche hautes (pour se protéger des raies) dans lesquelles on ajoute une chaussette fine puis un bottillon de néoprène. On rabat la chaussette sur le bottillon et la chaussure, ce qui scelle le tout. Le pantalon est un caleçon ajusté pour protéger les jambes du soleil et des puces de mer et qui ne battra pas dans l'eau. Il vient recouvrir les chaussettes et non seulement on est prêt à marcher, mais on peut affronter sable et boue sans danger. Je dois dire que Kim, l'Ontarien, n'ayant pu profiter de ces bons conseils, avait tout faux avec ses pantalons cargo qui lui ont battu les mollets toute la journée et ses petites chaussures qui lui ont mis les pieds en sang après ce marathon impromptu. Sans blague, le pauvre, il s'est traîné les quatre jours suivants de tabouret de bar en chaise longue et d'aspirine en antiseptique.



Haut les pieds!

Pour garder la tête au frais, j'ai un « Buff », une sorte de tuyau de toile que l'on enfile sur le cou et qui peut se remonter sur la casquette pour protéger les oreilles et l'ensemble du visage en dessous des lunettes. Les manches longues et les gants de soleil, des mitaines légères protégeant le dessus de la main, complètent la protection antisoileil.

Je dois pourtant avouer que j'ai pris un terrible coup de soleil sur le nez, les pommettes et les tempes. Me croyant à l'abri sous la visière de la casquette, j'avais baissé le Buff pour limiter la buée dans les lunettes. J'ai tout essayé : respirer par la bouche, vite intenable, laver les lunettes, les réchauffer, les mouiller, mais là, je voyais double sans avoir bu, remonter le Buff plus haut, le plier, faire un bouchon en bas des lunettes en le roulant... Rien n'y a fait ! Il allait falloir trouver une solution pour la prochaine expédition !



Je suis posté, et nous sommes censés attendre les poissons. La baie fait environ 3 km de large; il faut donc vraiment soit qu'il y ait un nombre considérable de poissons, soit qu'on soit vraiment à la bonne place. Au bout d'une heure, il semble que quelques poissons soient passés près de l'Ontarien alors que Claude était avec lui. Ils auraient dû, d'après Claude, passer devant moi, mais je ne les ai pas vus. Entre moi et lui, il y a bien deux cents mètres, n'ont-ils pas pu passer ailleurs ? Je vous rappelle qu'à part des dizaines de photos, je n'ai jamais vu ces satanées sardines et j'ai peur de ne pas les reconnaître. Le calme revient et une autre demi-heure passe. Je scanne attentivement mon petit secteur quand, tout à coup, alors que je me tourne de gauche à droite, je vois arriver, directement dans ma direction, un bonefish que je reconnais instantanément vu qu'il est à moins de cinq mètres de moi. Bien sûr, mon mouvement ne lui a pas non plus échappé et il tourne les talons (pour autant qu'il en ait). Pour moi, c'est quand même une victoire ! Imaginez ! Il y a un clapot incessant, le

fond est loin d'être lisse et uniforme, et le poisson, comme je l'ai déjà dit, est parfaitement adapté. J'essaie bien de placer ma mouche en avant sur sa trajectoire, mais l'animal n'a pas seulement tourné les talons, qu'il n'a pas, il a aussi pris les jambes à son cou qu'il n'a pas plus. Donc, une petite victoire. Mais combien faut-il de ces victoires pour gagner la guerre ?

Cinq minutes plus tard, je vois passer un groupe de six ou sept bonefishs, mais je ne peux pas plus les atteindre, le temps que je les voie, ils sont hors de portée.

Le temps passe, et je vois survenir au loin un OFNI. Je vous rassure, le soleil ne m'a pas tapé sur la tête, ce n'est pas un OVNI, mais bien un objet flottant non identifié, que je finis par classer dans l'ordre des pédalos ! Je crois à un touriste égaré, mais Claude me dit que c'est son ami « Nairobi ». En tout cas, c'est ce que je comprends, et même quand il va me répéter, lui-même, son nom une bonne dizaine de fois, je n'arriverai pas à en extraire quoi que ce soit d'autre. Bien qu'il parte de loin, la silhouette grossit à vue d'œil. Voilà l'immense autochtone qui s'avance, il doit bien faire deux mètres. Il n'a de Kenyan que le nom parce qu'il est massif et puissant. Autant vous dire qu'il ne faudrait pas grand-chose pour qu'en le rebaptisant simplement Manille, on en fasse un cannibale de cinéma très convenable.

Il a attaché son pédalo sur le bord de la mangrove et s'est dirigé vers nous traversant, du coup, la zone que nous chérissions depuis plusieurs heures. Plus tard, quand je m'approcherai de cette zone, pour en comprendre la structure et reconnaître les différentes plantes et leur mouvement, je me ferai rappeler à l'ordre ! Il vient de la traverser, et pas de la manière la plus discrète ! Il n'était pas question pour lui de glisser les pieds sur le sable pour éviter les bruits disgracieux ! Comprenne qui peut. Il se dirige vers Claude, mais quand celui-ci me désigne de loin comme son ami Pierre, il se détourne de son chemin et vient m'écraser la main.

Plus tard, comme il ne s'est plus rien passé, soit parce que les poissons ont appliqué le plan Bison futé, soit par la faute du piétinement, il est décidé de lever le camp, et nous partons donc vers le large. Nairobi s'est brutalement lié d'amitié avec moi et me submerge d'un flot continu de paroles qui me sont incompréhensibles, entrecoupées de force « Pierrrrrrr » et « comprendo ? » (ou assimilé, tel quel, sans la méthode du même nom). Comme il a la réputation de voir les poissons de loin, je me dis que cela pourrait être un atout. À un moment, il me montrera même des poissons en me disant qu'ils sont à 200 m ! J'ai du mal à les voir à 4 pieds ! L'unique problème, c'est qu'il aime être à ma droite. Dès que je me glisse subrepticement à la sienne pour libérer le bras avec lequel je lance, il finit toujours par se remettre de l'autre côté comme repoussé par un invisible champ magnétique.

Soudain, il se met à crier de sa voix de stentor « macabi-bonefish » ! Il désigne plusieurs bonefishs à bonne distance puisque macabi est le nom cubain du bonefish. Avant que j'aie le temps de dégainer, après m'être éloigné de la joyeuse montagne de muscles de nouveau à ma droite, les bonefishs semblent pris d'une soudaine frénésie et partent en zigzags effrénés devant nous. Je les vois ! L'Attila des flats change alors son refrain « macabi-bonefish » pour « barracuda » et il se met à rire. Pour éviter les fautes d'orthographe en espagnol, je vous fais la traduction simultanée : « tu as vu barracuda, zoom, zoom, macabi-bonefish zing zing... hahaha », avec la gestuelle à l'appui. Et, comme s'il avait vu un exploit incroyable, il reprend cet élégant couplet une bonne... centaine de fois... d'ailleurs plus tard dans la journée, il se le repassera avec toujours la même joie et le même tonnerre de rires pour le ponctuer telles de tonitruantes cymbales.

Peu après, Claude finira par attraper un poisson, et je peux enfin voir de près l'illustre hôte de ces eaux. C'est un très beau poisson avec une tête que l'on dirait faite de plastique translucide, un poisson techno.

La marée descend doucement, et Nairobi n'a qu'une hâte, c'est d'aller à l'autre bout. Le « Glaude », comme un vieux paysan têtu, ne veut pas bouger d'un pied, comme si le fait d'avoir attrapé un poisson à cet endroit lui donnait une chance de les voir tous passer par là.

Mais, finalement, sous l'impulsion indomptable du géant, nous prenons la direction de « là-bas ». Là-bas, c'est tout au bout, comme on dit chez nous au Québec, c'est « le bout du bout » en prononçant bien les T de la fin : « le boutte du boutte ». Ce sont les confins de la baie, c'est l'extrémité, c'est l'horizon, c'est certainement le bout de la terre ! Cela fait maintenant près de quatre heures que nous marchons, et cela devenait plus facile avec l'eau qui baissait. Dans cette direction, l'eau reste plus haute du simple fait de la pente.

Dans la matinée, tel un naufragé, quand, de son frêle esquif, il aperçoit enfin la tête d'un palmier, j'avais remarqué ce qui m'avait semblé être un rocher émergeant de l'eau. Bien que cela m'eût étonné, étant donné le type de substrat sablonneux, je rêvais de l'instant où, passant à sa portée, je pourrais y faire un crochet salvateur. En me rapprochant, j'avais



Le tout premier

fini par déterminer que c'était une demi-coque de barque dont l'autre partie se dressait plus au large. Qu'importe, à cet instant, j'aurais donné sans hésiter mon royaume pour un



Demi-barque au large

cheval, même en bois ! Entre nous et cet asile s'étendait une belle étendue de sable blanc. Alors que nous nous approchons, Claude nous met en garde et nous prédit une nouvelle armée de bonefishs se dorant au soleil. Ils n'étaient pas là, mais deux barracudas se promenaient négligemment. Une lampée d'adrénaline en apercevant les ombres, une gorgée de lassitude en les reconnaissant. Je ne voyais plus qu'une seule chose... Je n'avais plus qu'une idée en tête... Je m'élançais en pensée vers la chaise

promise... J'étais arrivé au bout du périple... J'allais pouvoir m'asseoir ! Mais ma faiblesse doit être considérée comme indigne d'un « grand » pêcheur de bonefishs, parce que « le chien s'assoit et la caravane passe ». Le seul qui dans sa grande bonté protectrice ne me lâche pas est mon nouvel ami. Il surveille les alentours pendant que je savoure ces quelques instants de délassement et que j'en profite pour croquer quelques bouchées de pain sec, au vrai sens du terme, et les deux bananes. Je veux partager avec lui, mais, malgré sa force colossale, la mastication serait une vaine perte d'énergie dont pourrait, lâchement, profiter un barracuda de passage. Claude est déjà loin. Au bout de quelques minutes ne comportant certainement que quelques secondes, il faut repartir, semelles de plomb et épaules à terre (en robe des champs).

Je n'ai pas de Vittel... Buvez, éliminez... Il faut se changer les idées ! Comme il n'y a pas de bonefish en vue depuis un bon bout de temps et que les efforts initiaux du gentil géant n'ont eu aucun résultat, j'entreprends de modifier mon équipement pour concourir à la capture de son dîner.

Normalement, on attache les mouches sur un fil de nylon dont on mesure la résistance en poids. Donc j'ai un avançon de 12 livres américaines, soit environ 5 kg. N'importe quel barracuda de bonne taille ne ferait qu'une bouchée d'un tel cheveu d'ange. Je dois donc remplacer l'avançon par un autre qui comporte du fil beaucoup plus gros, environ 15 kg, et surtout un fil métallique juste avant la mouche. La mouche quant à elle sera une de mes créations : une superbe mouche de 15 cm de long, verte et blanche.

Nairobi ne peut retenir l'expression de son émerveillement devant tant de grâce et de beauté en répétant à qui mieux mieux « barracuda fly, barracuda fly... ». Me voilà donc prêt à affronter n'importe quel monstre, quel qu'en soit le dentier. Mais nous sommes maintenant littéralement en pleine mer et en plein vent. Donc, malgré toutes mes qualités athlétiques, acrobatiques, artistiques et halieutiques, il est difficile de « garrocher »

(lancer très loin en québécois) la foutue mouche à contrevent, en tout cas à plus des 15 m qui seraient nécessaires pour explorer les herbiers propices. Ne me trouvant donc pas assez efficace, je change de mouche pour un modèle plus « fend la brise » et, miracle, un poisson suit la mouche. Il s'agit d'un petit barracuda.



Ma plus belle mouche à barracuda

J'ai oublié de vous décrire l'attirail de Nairobi. Lui, il n'est pas venu pratiquer un sport de fillette avec canne fine, soie bleu enfant de Marie ! Non, il est venu avec son arme de prédilection : ce n'est pas une batte de base-ball, mais ce n'est pas non plus une canne à pêche. C'est une sorte de croisement entre les deux. Il y a un moulinet qui pourrait servir de roue de secours à un camion en détresse. Des anneaux qui, eux, doivent avoir servi de couronne aux rois des cons de Cuba (ne cherchez pas, on le connaît). Mais ce n'est pas tout ! Il traîne derrière lui une corde de trois mètres, terminée par une bouée du plus beau jaune, quoique sale, qui a dû servir de défense au *Titanic* vu sa taille. À cette bouée est attaché un morceau de câble d'acier, orin de la dernière guerre ou partie d'icelui<sup>2</sup>. Cet appendice est l'équivalent de notre chaîne à poissons et permet aux pêcheurs cubains d'attacher leurs proies et de les garder à distance au cas où un requin viendrait s'approvisionner à l'étal du pêcheur. Le poisson soit, mais sans la viande. Surf and turf<sup>3</sup>, très peu pour les requins cubains !

Donc notre ami le gentil géant est venu là pour attraper un barracuda et pour garnir la table du souper. Bien sûr, foin de mouche, il utilise un poisson en plastique garni de crocs de boucher et il le garroche à des 200 m bien comptés dès qu'il aperçoit la moindre ombre. La mienne s'est d'ailleurs tassée et rapprochée certainement de peur de se faire embrocher. Après des lancers infructueux, il finit par y avoir un bouillon, je devrais peut-être dire une éruption nautique, et le barracuda attendu fait son coming-out. Il est sorti de derrière une bernacle et s'est emparé du pauvre poisson en plastique qui rêvait de vacances dans une baignoire parisienne. Il veut le mâcher, l'engloutir, le digérer, mais Nairobi veille à la santé de son protégé et se met à haler le terrible poisson sans paraître s'apercevoir qu'il fait 15 kg et qu'il renâcle comme un damné. Tout au plus, il barrit quelques « Wow, là » comme un cow-boy terrassant un mustang. L'échelle de Richter a frémi, mais l'animal est dompté. C'est

2) Celui-là, vous ne le connaissez pas! Allez, dictionnaire!

3) « Surf and turf » : plats mêlant poisson et viande.

un monstre tout en dents de 1,50 m qui se retrouve happé d'une main leste. Bien sûr, nul besoin de gant, ni de pince, Monseigneur ! Le poisson se débat gentiment, mais ne peut rien faire contre la montagne.

Maintenant arrive la partie glauque ou bien est-ce simplement la « vraie » vie. Notre gentil sauvage s'empare de la tête du bestiau qui fait 20 bons centimètres de long sur 15 de large, et je le vois entreprendre de lui faire un trou à la base du crâne... avec les extrémités émoussées d'un forceps. Stupeur et stupéfaction ! Il utilise un forceps destiné à l'extraction des hameçons ! Je vous l'accorde, il est un peu plus gros que le mien, mais il n'empêche que, comme tous les forceps chirurgicaux, il a les extrémités arrondies. La pauvre bête se débat bien un peu, mais quelles pourraient être ses chances dans l'étreinte d'Atlas ? La pince finit par rentrer (il y a des sacs en papier dans la pochette devant vous), mais le calvaire de saint Barracuda n'est pas fini. Non, il ne sera pas criblé de flèches, roué de coups, lapidé et écartelé, mais il va maintenant être empalé de la plus vile façon. Notre bon sauvage qu'à cet instant je ne trouve plus si gentil que ça, et même un peu plus barbare que sauvage, donc mon ami que je rebaptise dès à présent Cairobi<sup>4</sup> entreprend maintenant de passer l'orin<sup>5</sup> susmentionné de part en part de la tête du poisson. Il avait au départ entrepris de faire un trou à la base de la tête, verticalement, mais, maintenant, il passe le câble métallique horizontalement. Pendant un instant, j'ai l'impression qu'il est en train de le passer d'une orbite à l'autre. Je choisis mes mots tant l'action me semble brutale. Heureusement, je me suis trompé (soupir de soulagement), il ne fait que traverser le cerveau au-dessus des yeux ! Allez, pas d'anthropomorphisme lénifiant, le vocabulaire des poissons ne comporte pas le mot « mal ». Avez-vous déjà ouï la maman poisson dire au papa poisson « j'ai mal à la tête » ?

4) *Cairo* est un film d'horreur très connu mettant en scène un chien tout en dents.

5) Je suis sûr que vous n'avez pas cherché ! C'est le filin de retenue d'une mine immergée.

Malgré tout, je dois continuer et continuer sur ma lancée... de mouche bien sûr. Neptune n'a pas baissé les bras et semble même un tantinet énervé par le supplice de feu barra. Ma mouche a pris des allures australiennes et revient quand on ne la sonne pas. Finalement, une masse sombre sort de nulle part, aussi énorme et effrayante qu'un sous-marin russe, fond sur ma mouche (normal avec ce soleil) et la prend, la retourne et part avec... me laissant haletant et pantois, la soie faseillant dans la brise du matin, le ciel qui rougeoie et la route qui poudroie... un trop-plein d'adrénaline vient de me submerger, les pompes de cales se sont mises en marche, je vais bientôt retrouver mon Kant à moi.

Le monstre m'a tout volé. Je n'ai pas de recharge de cet équipement hautement spécialisé et je retourne donc à une pêche plus civilisée. Ces quelques instants de pure testostérone m'ont fait oublier que cela fait maintenant plus de cinq heures que nous marchons. Pendant ce temps. Claude et Kim ont continué sans s'arrêter, du moins pour Claude, vers le large.



En dehors des bonefishs, objets privilégiés de sa pêche, Claude espère toujours pouvoir se mesurer avec les permits, ces poissons hyper-capricieux. Et pour les voir, il faut aller le plus près possible de la barrière de corail. Chemin faisant, cahin-caha, le petit âne ne trotte plus des masses et, surtout, il trouve que le picotin est loin et que l'écurie s'éloigne. Dans un effort louable, je me rapproche de Claude et lui fais remarquer l'heure. À question stupide, réponse stupide, semble-t-il, et je n'obtiens qu'un laconique « une heure quinze ». J'en déduis que c'est le temps qu'il faut pour rejoindre la sortie. Je ne suis pas habitué à évaluer les distances sur l'eau, mais, d'une part, cela me semble beaucoup plus loin que ça et, d'autre part, il semble oublier que nous n'avons ni son entraînement ni les échasses de Nairobi.

Et en plus, je suis vanné et je suis sûr que Kim l'est aussi ! En tout cas, moi, je le suis et je me l'avoue à moi-même.

Néanmoins, je dois dire que le paysage est particulièrement beau et que la pensée de voir des permits peut suffire à vouloir se dépasser. Je continue donc à avancer en surveillant aussi régulièrement que discrètement ma montre. Nous arrivons sur une longue langue de sable blanc qui s'avance entre le canal qui vient du fond de la baie et une étendue plus profonde couverte d'algues très foncées. Normalement, c'est à gauche que devraient passer les permits. Nous allons le plus loin possible, mais sans voir de poisson.

Comme affligé de vertige, dès que je tourne le regard vers la sortie, je me sens aspiré vers le fond de la baie. Je tente bien de détourner mon attention en cherchant assidûment des poissons, mais la quête est vaine. Quand Claude signale enfin le retour, il reste deux heures avant l'arrivée du taxi. Retournant sur nos pas, je vois bien quelques ombres pisciformes, mais n'est-ce pas, comme l'explorateur perdu au milieu du désert, les mirages projetés par un cerveau fuyant la réalité ? Ai-je trébuché ; suis-je déjà mort étalé dans l'eau, la tête la première, rêvant à un monde meilleur ? Quand un choc me secoue l'épine dorsale. Je me pince. Ça y est, cela vire au cauchemar ! Il dévie ! Il prend le chemin des écoliers ! La belle langue de sable fin finie, il oblique maintenant sur la gauche. Non ! Non ! Ce n'est pas par là ! Il se trompe ! Oserai-je subir ses foudres et le remettre dans le droit chemin ? Dieu, aie pitié de moi. Non, non, pas LUI. Le VRAI dieu ! Celui qui gouverne nos destinées ! L'opium du pêcheur perdu dans les immensités ensablées ! Je n'en peux plus. Mes jambes se souviennent des champs de bosses qu'il faudra traverser. Elles se souviennent des trous insidieux qui vous envoient un bon coup de gégène dans les reins.

Et soudainement, l'épave appelle l'épave. Je n'en puis plus. Je diverge. Qu'importe le qu'en dira-t-il. J'oblique. Je me dirige d'un pas mal assuré vers le havre, je me dirige vers Rouen, je retourne chez ma mère !

Et le miracle s'accomplit. Dieu m'a entendu. Non, non pas LUI. L'autre, le VRAI. Les eaux s'écartent, et la route est balisée, facilitée, infantine, à ma portée. Je vais, je vire, je vole, je virevolte et, d'un coup d'aile magique, me voilà assis sur le mont Chauve. Mon corps s'évade, je suis un homme-tronc, mes jambes ne sont plus. Mon cœur se calme, ma respiration s'égalise, mais Moussorgski n'a pas de répit pour mon esprit. Un instant calmés, voilà à nouveau la fureur des cuivres qui se déchaînent. La mer s'est retirée, mais va-t-elle se refermer ? Voilà enfin la troupe qui se dirige vers moi. C'est le signal. Je saute (en pensée uniquement) sur mes pieds et j'enclenche la marche automatique.

La sortie est là-bas à gauche !

Je repars donc et, les éléments aidant, je me rapproche rapidement de mon but.

Me croirez-vous si je vous dis que l'eau s'est vraiment retirée et que, de tout le reste de la semaine, cela ne se reproduira pas ?



La sortie est là-bas, à gauche.



Les ombres s'allongent.

Plus je m'approche de mon but et plus je me détends, profitant de la marche forcée devenue balade pour photographier la nature dont l'ombre s'allonge à l'approche du soir.

Enfin, je suis presque arrivé. En cours de route, je me suis retourné et j'avais bien vu Kim assis sur mon perchoir attendant Claude. Je les avais ensuite vus réunis et, finalement, reprenant la route de conserve et de sortie. Me fiant à la fatigue que je ressentais, je m'étais bien inquiété un peu (un tout petit peu) de l'état de Kim, mais, en temps de guerre, il faut sauver sa peau et éventuellement sa patrie. Ma peau me suffit.

Il avait raison... Je suis une demi-heure en avance, mais cela me donne le temps de récupérer. Ils arrivent, le taxi aussi, la journée est finie. Mon lit m'appelle, je l'entends, les sirènes sont aphones comparées à son chant onctueux.

# Deuxième jour

Cette fois, à la fin du déjeuner je me prépare un sandwich de compétition. Un petit pain avec fromage et jambon fumé et un deuxième accompagné de barquettes de confiture.

Comme la marée a donc avancé d'une heure, ce qui est dans sa nature, il est prévu de partir une heure plus tard. Nous partons donc vers 9 h 30. Retour au point de départ qu'hier j'idéalisais comme point d'arrivée. Petite déception en arrivant, il y a deux pêcheurs qui se dirigent vers la baie. Il ne faut que quelques secondes pour mesurer l'ampleur des dégâts : ni l'un ni l'autre ne sont capables de lancer à plus de 6 m. Cela veut dire que, s'ils se positionnent sur la route des poissons, le bruit de leurs lancers a toute chance de faire fuir la cohorte au grand complet.

## Lancers

Sans entrer dans une exégèse de l'art du lancer et de ses applications, vous conviendrez avec moi que grâce et fluidité en sont les attributs les plus évidents. Que tout un chacun se complaise dans les futiles exactions du lancer léger, tel est son droit, mais c'est, à mon humble avis, à l'aune de la longue canne que l'on mesurera l'âme du pêcheur. Pourtant, le principe est d'une simplicité antique: il faut faire voyager de l'énergie le long d'une structure filaire. Tant que la partie supérieure vole à une vitesse plus élevée que la partie inférieure, le tout progresse. Si la théorie est simple, la pratique reste sophistiquée. Je les vois tous qui se battent avec leur canne. Ils payent des prix astronomiques pensant que cela va leur

faciliter le lancer, mais rien n'y fait. Que vous ayez payé 1000 \$ ou 100 \$, il faut apprendre ET s'entraîner. Je sais que beaucoup ne peuvent profiter des joies de la pêche qu'une semaine par an, mais quand même. Je m'étonne toujours de voir, en juin, un afflux soudain au centre de sport pour mieux paraître sur la plage, mais personne dans les rues s'entraînant à mieux lancer à la mouche pour mieux paraître devant les poissons.

Ici, sur les flats, les conditions sont parmi les plus difficiles, il n'y a pas d'arbres derrière vous pour attraper vos mouches, mais il y a le pire vent que vous pourrez trouver sur une rivière. Le vent est omniprésent, et on doit utiliser des cannes plus lourdes et plus rigides. Plus lourdes, donc plus difficiles à manier pour des pêcheurs de truite habitués aux baguettes légères. Plus raides, donc moins latitudinaires en ce qui a trait à la synchronisation des mouvements. Ce n'est pas moi qui le dis, tout le monde le dit : avant de partir, vérifiez que vous pouvez lancer à au moins 15 m dans le vent, et idéalement en un seul lancer. J'avoue que je n'avais jamais découvert ça, n'ayant jamais été confronté à de telles bourrasques, mais un faux lancer à contrevent rend les choses encore plus compliquées.



Nous passons au large des deux autres pêcheurs, mais, quoique britanniques, comme nous l'apprendrons plus tard, ils oublient leur flegmatique condition de sujets de la reine et nous hêlent pour poser des questions. Claude, affable, bien qu'il ait ronchonné en les voyant, se met à leur donner mouches et conseils. Comme cela s'éternise, je continue mon chemin et vais me poster à l'endroit qui me semble le plus propice du haut de mes 24 heures d'expérience. J'ai changé de soie pour une bleue un peu plus discrète que celle d'hier dont la couleur sable devait être trop effrayante pour les poissons au regard d'aigle, et je fais quelques essais pour m'étalonner.



Mangrove et palétuvier

Je surveille les chemins de traverse, mais Claude, qui m'a rejoint, a rencontré les bonefishs au beau milieu de la baie. Soit ils ont trouvé un raccourci, soit ils se rient de nous.

Soudain, il me montre au loin un « mud ». C'est le nuage de boue en suspension que font une bande de bonefishs en train de fouiller une zone de vase. Cela se voit assez bien, quand on sait ce que l'on cherche, bien sûr. Le reflet de l'eau laiteuse fait une tâche à la surface et, au milieu des vagues, il y a une petite différence. Au début, nous attendons que les poissons s'approchent puis, comme Lagardère, ne nous en laissant pas conter, nous nous approchons. Claude m'enjoint de faire attention parce que le sol est encore plus accidenté qu'ailleurs. Il y a effectivement des trous de 50 cm de profondeur, et le sol est glissant et gluant à la fois. Il ajoute que de tomber dans l'eau n'est pas critique, mais pas agréable non plus. Arrivé à distance de lancer, il m'intime de m'arrêter, mais ma position ne me donne aucune fenêtre de tir. J'assiste, impuissant, à la capture d'un poisson par Claude, mais cela me galvanise. J'essaie de me déplacer sans le déranger ni effrayer les poissons, mais le sol est un piège à pêcheur extrêmement efficace. Je suis littéralement cloué au sol en déséquilibre, un pied en haut d'une bosse et l'autre dans le fond. Je veux avoir une chance de plonger dans la bataille, mais je ne veux pas en avoir une de plonger à la baïlle ! Je tire, je pousse, je glisse, je dérape, mais rien n'y fait. Claude se retourne et, étonné de me voir encore là, me demande ce que je fais. J'arrive, enfin, de force et de rage, à m'extraire et cherche une position plus sûre et moins collante. Pendant ce temps, Claude attrape un nouveau poisson qui se met à lui tourner autour, me bloquant à nouveau l'accès au mud. Après quelques tours de longe, le poisson débourré a jeté son feu, et j'ai enfin la possibilité de lancer ma mouche. Premier lancer, il ne se passe rien. Deuxième, non plus. Claude me dit que je ne « strippe » pas bien.

# Strip-tease<sup>6</sup>

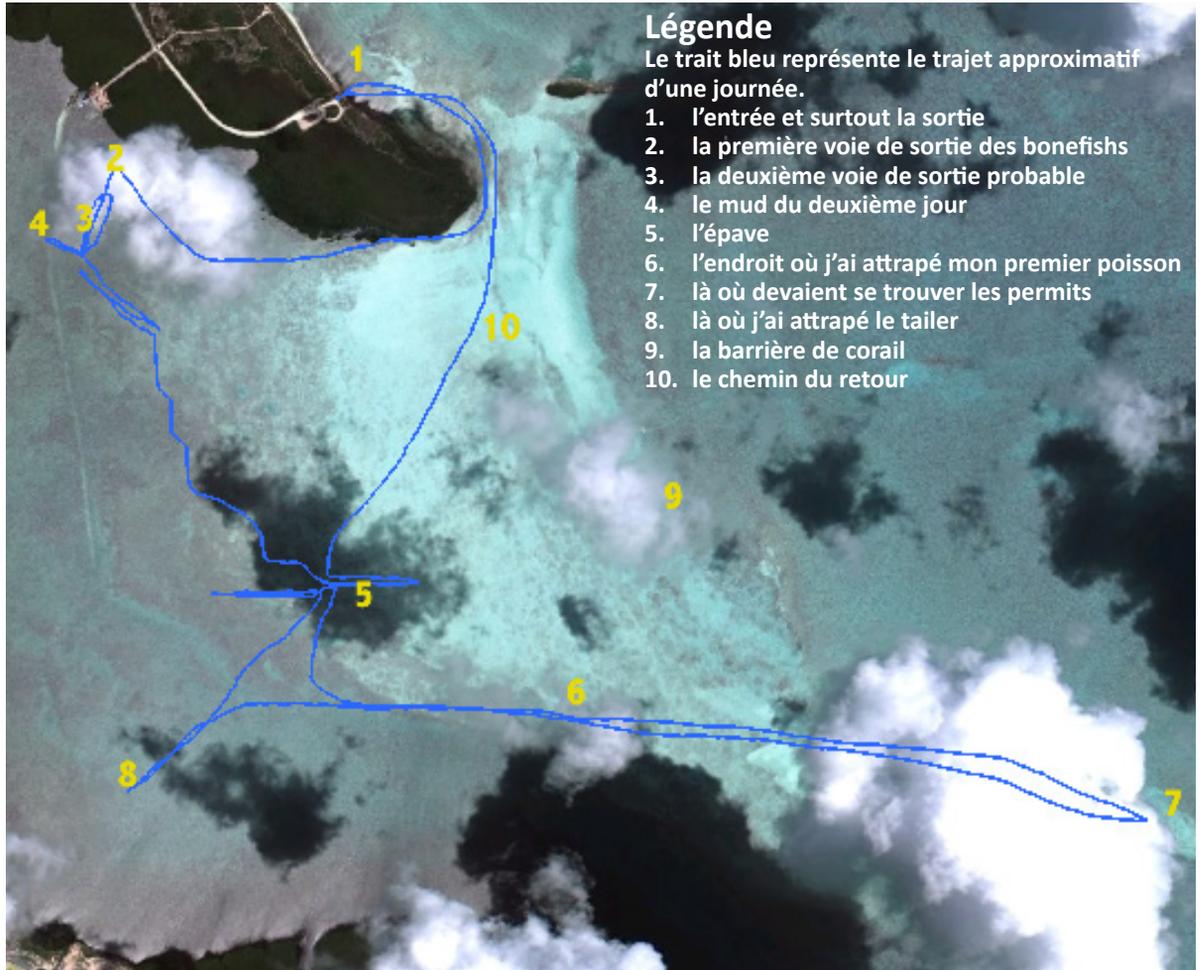
D'après lui, je devrais faire de longues tirades rapides. J'ai essayé de m'appliquer, mais il n'est pas convaincu et impute mon insuccès à mes piètres qualités de tirailleur (sénégalais). Je dois dire que ce n'est pas mon exercice préféré, même si c'est l'arme absolue selon Patrice. Pourtant, lancer une mouche au loin et la ramener par tirettes est bien loin de la manière vertueuse de pêcher. Imaginez le pêcheur anglais vêtu de tweed qui, assis sur son banc de pierre, attend qu'un poisson se manifeste. Comment réagirait-il à nous voir pataugeant et tiradant sans retenue. Heureusement, cette pêche en mer offre de nouveaux plaisirs inaccessibles des bords des chalkstreams du Gloucestershire : le paysage, bien sûr, sans nul autre pareil, mais l'indicible bonheur de suivre, de visu, l'attaque du poisson. Voir un saumon qui « monte » sur la mouche, la dédaigne, revient plus tard et finit par la prendre est certes la bénédiction d'une saison, mais, la plupart du temps, il prend la mouche brutalement. La tension de l'attente s'est émoussée au fil des heures; l'adrénaline est instantanée, mais contenue. Dans une pêche fine comme le bonefish, certes, il faut trouver le poisson, mais, quand vous l'avez débusqué, le plaisir de la capture dure et enfle pour trouver son exultation à la fuite du poisson, la mouche ancrée au bord de la bouche. L'adrénaline continue à vous inonder tout le temps qu'il s'époumone à vider votre moulinet. Elle rejaillit encore lorsqu'il repart pour une deuxième et longue course. Elle est encore présente quand, finalement, vous prenez délicatement le poisson pour le libérer. C'est votre libération à tous les deux, vous êtes aussi épuisé qu'il l'est.

6) « Tease » en anglais veut dire « taquiner ».

# Féru de ferrage

Revenons sur terre et, en attendant d'atteindre le nirvana, il faudrait justement la glisser dans la bouche d'un poisson, cette mouche. Et, comme si le regard bienveillant de Dieu ne m'avait pas quitté, c'est à ce moment précis, là, maintenant, qu'un poisson gobe la mouche et que ma fidèle canne à pêche me transmet le message. Je dois le dire. Je dois l'avouer : dernièrement, j'avais tendance à « surréagir » à la touche d'un poisson. Aujourd'hui, je suis resté dans les limites du raisonnable, disons 15°. Ce n'est rien 15°, un hoquet du poignet, une chiquenaude du coude, un titillement du bras. Et voilà Claude qui s'énerve ! 15°, je le jure ! Bon, allez, peut-être 16. OK, je sais avec une canne de 3 m, cela fait un déplacement du sillon d'au moins 80 cm. Mais le sillon est souple, il a ployé, il n'a pas fait tout ce trajet-là. Il n'a pas fait plus de la moitié de ça. 40 cm, ce n'est rien... Ah oui, c'est la longueur du poisson, et alors... Il avait la mouche dans la bouche et, maintenant, dans la queue, mais elle est toujours là, non ? La mouche est toujours là, mais le poisson lui il n'y est plus. Oups. Et je vais vous dire, Claude, lui, il est là et bien là ! Finies les tirades longues, et tout ça. Là, il ne fallait pas bouger ! Ah bon, « j'savais pas ». Le Claude, il n'aime vraiment pas ça. « C'est comme ça que tu ferres les saumons ? », me demande-t-il sans gentillesse. Je marmonne une réponse mitigée ne sachant pas trop ce qu'il « faut » dire.

Pour ma défense, je dois dire que c'est ce que vous vous feriez aussi, VOUS. C'est comme ça qu'on a appris. Le poisson prend le ver et le pêcheur ferre. Un point c'est tout. Tout petit déjà, le poisson avait l'hameçon dans la bouche et je tirais sur ce qui me servait de canne. Je me souviens de ma canne en bambou avec les férules en laiton. Je me souviens aussi que je rêvais de ces grandes cannes télescopiques en fibre de verre, mais je n'arrive plus à me



souvenir si j'en ai finalement eu une. Trêve de rêveries. Ferrer, toujours ferrer, la truite recrache la mouche, il faut ferrer avant. Pour le saumon, il faut attendre et dire « God save the Queen », mais après il faut ferrer. Il faut toujours ferrer. Et d'ailleurs, tout le monde ferre. Je ferre, tu ferres, il ferre, j'ai ferré, nous ferrerons, il eût fallu que je ne ferrasse pas... Mais Claude, il n'est pas d'accord. Mais si, Claude, c'est comme ça, c'est inné, c'est dans nos gènes de chasseurs-cueilleurs, c'est dans notre patrimoine génétique, nous sommes programmés pour ferrer. Il n'est pas content, mais il est obligé de dire que c'est un problème. La majorité des pêcheurs ferment. La majorité des pêcheurs qui viennent pêcher le bonefish avec lui ferment. Il y en a même qui ne peuvent s'empêcher malgré ses cris et ses admonestations.

Si je me réfère aux livres, ils disent qu'il ne faut pas ferrer vers le haut, mais ferrer à l'horizontale, en baissant la canne et en tirant sur la soie. Cela donnerait la chance au poisson de suivre la mouche si elle ne s'accroche pas. Claude dit qu'il faut laisser le poisson se prendre tout seul. Il est vrai que le bonefish n'est pas un poisson à dents. Puisque sa nourriture est basée sur des petits crabes, il a un gosier renforcé de deux plaques dures qui lui servent à écraser les crabes pour en tirer la substantifique moelle. Cela n'explique pas pourquoi il faut attendre, mais bon. Si Claude dit « pas tirer », moi « pas tirer »... la prochaine fois.



C'est vrai ça ! Je viens de perdre un poisson. Et si c'était le seul poisson qui daignait, de toute la semaine, s'accrocher à ma mouche ! Le vent se lève, la baie se moque de moi, les bernacles crient bernique, les crabes cliquettent de leurs pinces levées, les barracudas rient à s'en décrocher la mâchoire, je suis foutu ! Le vent hulule dans mes oreilles. J'ai absolument besoin de me recentrer, de canaliser mon énergie, de retrouver ma paix intérieure. Le vent tournoie, le vent claque, le vent file.

Mais où est donc (ornicar) passé le tintinnabusement cristallin de ma rivière préférée, les chants des oiseaux et les pas de l'orignal dans le bois ? Autant ai-je pêché des heures durant, n'écoutant que la nature, autant cette spirale alizéenne me vrille le cerveau. Mozart, viens à mon secours; Verdi, emmène-moi au firmament; Vivaldi, rends-moi mon eau douce; cénacle musicien, protège-moi d'Éole. Et Ramirez ! Je ne sais pas pourquoi, mais dans ma sélection classique, il y avait la *Misa Criolla* et elle revenait tout le temps. Et ça disait « Señor, ten piedad de nosotros » et je vous donne en mille ce que ça veut dire : « Seigneur, prends pitié de nous ». Je vous le dis, je vais finir mystique ! On va me tonsurer et je vais pêcher en robe de bure. Si j'ai de la chance, je vais marcher sur l'eau, ce serait plus facile. Enfin, pour l'instant, j'ai le casque sur la tête et je me repais de l'âme et me pacifie l'ouïe.

Nous sortons du champ de boue collante pour retourner vers notre poste. Après avoir consciencieusement exploré les abords de la mangrove, les deux Anglais ont continué leur route vers nos positions. Toujours aimable (sic), je me dérobe en me dirigeant vers le centre. Je continue à arpenter l'orée des champs d'algues et je rencontre quelques bonefishs sur lesquels je lance ma mouche. Mais ils ne doivent pas être en mode alimentation et passent sans me voir. Un autre passe à ma portée (de musique, maintenant) et j'agite ma muleta à son nez. Mais on a dû lui ôter les choses de la vie, parce que cela ne l'excite pas plus que ça et il oblique, dédaigneux de mes efforts. Comme il se déplace à une allure régulière, j'enfourche mon dada et me mets à le suivre dans une corrida d'un nouveau genre. Je lui présente la mouche une fois à droite, une fois à gauche, une fois au niveau des yeux, une fois au niveau des nageoires pectorales, dorsales, caudales. Les banderilles ne semblent pas avoir d'effet, et le taureau poursuit sa route. Soudain, il s'excite et se retourne, torpille dans ma direction, il fonce sur l'habit de lumière de ma mouche, il s'en approche, va-t-il l'encorner, ma petite sèche, serai-je, demain, el Montrealez... mais il s'en détourne au dernier moment.

Un peu d'action, c'est bon pour le moral.

Quand je me retourne, je vois le plus âgé des Anglais aux prises avec un bonefish. Bien qu'ils soient à plus de 200 m de moi, j'ai tôt fait de constater qu'il tient la canne de Claude dont les reflets verts sont reconnaissables. Claude s'est laissé attendrir par l'inexpérience du sexagénaire. Hier, à sa première prise, il m'avait à moi aussi passé sa canne pour goûter à la puissance du combatif poisson. Je la lui avais rendue aussitôt, pour ne pas être souillé de l'indignité de combattre un poisson attrapé par un autre.

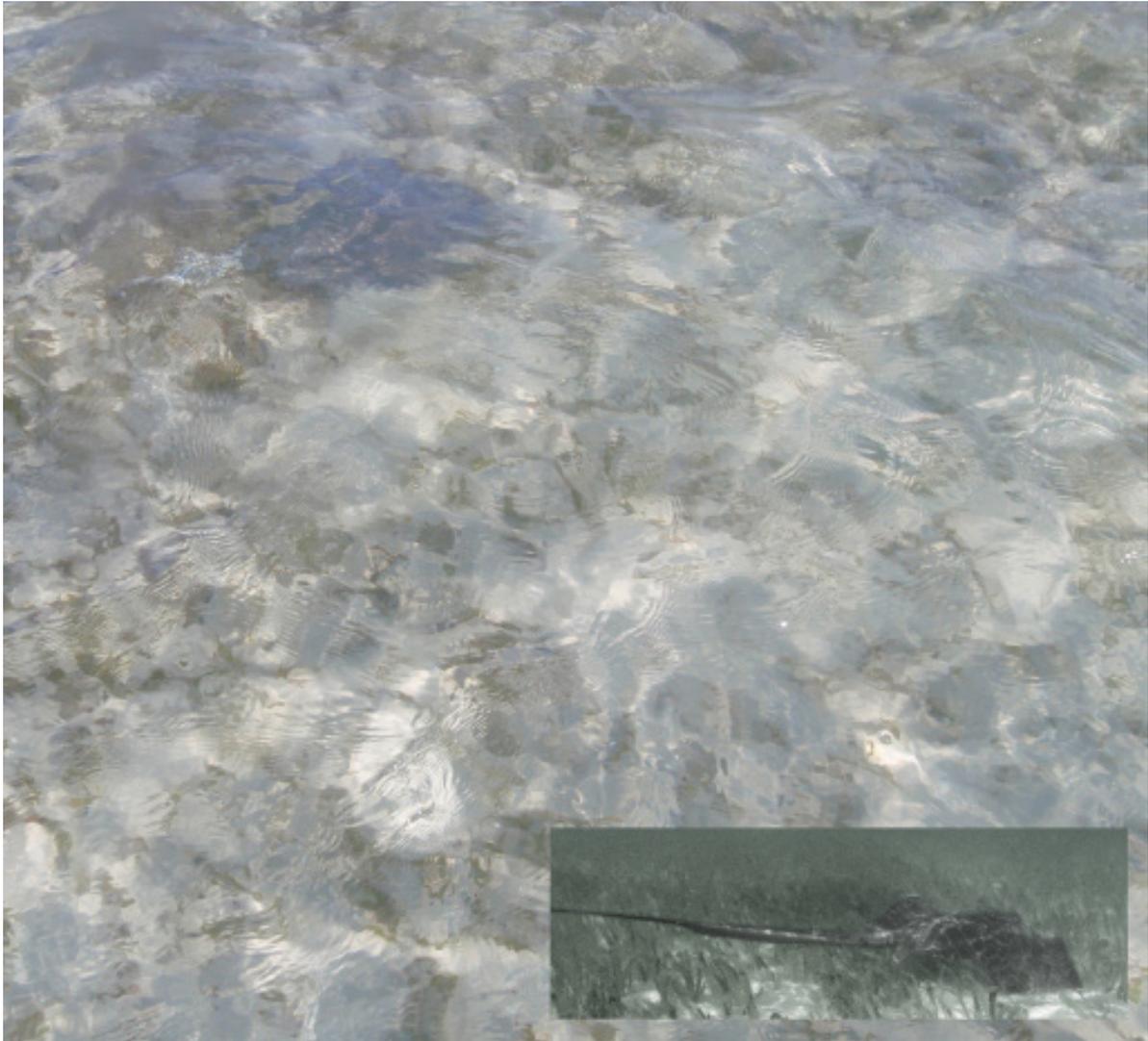
Laissant les Anglais, l'un les bras aux cieux, l'autre les épaules à terre, il finit par me rejoindre. Nous poursuivons notre chemin sur un trajet qui, bien que semblable à celui d'hier, n'a plus les effluves de danger de l'inconnu. Vivaldi encourage les vagues, Verdi stimule les jambes, Mozart anime la baguette et Lully embellit le sandwich.

À l'entrée d'un bassin plus profond, une raie détale sous mes pieds et, pendant que je surveille son dard effilé, un troupeau de bonefishs passe à toute allure entre moi et Claude. Je n'ai que le temps de les apercevoir, mais leur nombre et leur vitesse les font persister sur ma rétine durant plusieurs minutes. Nous nous lançons à la poursuite de la meute qui, à mes yeux, s'engouffrait tout droit vers l'océan. Nous nous retrouvons finalement sur la barrière de corail qui, ici, prend la forme d'un entablement de sable dur fermant la baie. Du côté extérieur, l'eau a un tout autre aspect et, comme pour renforcer sa dangerosité, une immense raie noire d'encre passe au large volant tranquillement au rythme des ondulations de ses ailes. Quand je dis immense, ce n'est pas une expression en l'air. La raie doit se trouver à 20 m de nous, mais, vue d'ici, son envergure semble dépasser les 10 m. Nous suivons le bord du récif. Soudain, Claude se met à battre frénétiquement non sa coulpe, mais l'eau à courte distance. Il crie qu'il voit des bonefishs : « Ils sont là, ils sont là. » Si je trouvais difficile de

pénétrer l'eau du regard dans la baie, ici, l'exercice est au-dessus de mes forces. Je ne vois que des taches vertes indistinctes qui ondulent, serpentent, s'entremêlent, s'interpénètrent et se repoussent au rythme des vagues. De poisson, je n'en vois aucun. De bonefishs, je n'en discerne ni la queue ni la tête. Claude s'évertue, et je m'essaye mollement.

Je dérive un peu me disant que, plus loin, le fond sera peut-être plus clément à mes yeux. Sont-ce les rouleaux plus rapides ou plus conséquents ? Est-ce la couleur de l'eau ou sa densité ? Se pourrait-il que ce fût de la mauvaise volonté ou que mon esprit refusât de trouver des bonefishs dans cet environnement qui me semble contre-indiqué ? Mais rien n'y fait, la houle reste impénétrable. À force d'écarquiller les yeux, je finis par trouver, à 25 m du bord, une énorme tache blanche qui semble mue de sa propre volonté. Le plus étonnant, c'est sa blancheur d'albâtre. Croyant en ma bonne étoile et à un poisson en suspension, je m'essaie à quelques lancers dans sa direction. Le vent est fort et de face; je dois m'approcher pour atteindre l'endroit, mais rien n'y fait. J'essaie alors de déterminer si la « chose » bouge ou dévie, mais son immobilité au milieu de ce chaos liquide semble absolue. Après l'épisode de la raie léviathanique, m'approcher davantage ne me semble pas une si bonne idée : requin blanc ou Gorgone, lequel est embusqué ?

Nous remontons le récif jusqu'à atteindre la langue de sable longeant le canal. Toujours à la recherche du banc de bonefishs, Claude scrute sans relâche les eaux qui nous entourent. Loin de la détresse d'hier, je contemple avec sérénité les alentours dont les taches brunes, vertes et blanches commencent à me paraître plus familières. Je sais où nous sommes et je sais que la sortie n'est pas hors d'atteinte. Cette fois, nous rentrons de concert sans voir d'autres poissons, mais en remarquant, sans en comprendre la raison, que l'eau est au moins 20 cm plus haut qu'hier.



La même raie à quelques secondes d'écart  
(lumière naturelle de l'extérieur et contraste modifié sous l'eau)

# Troisième jour

Quand j'avais parlé à Claude à Montréal, en janvier, il m'avait expliqué que le meilleur moment pour pêcher était la marée descendante. Les poissons, qui se sont enfoncés dans la baie à marée montante, redescendent alors en musardant au gré du courant. Ma compréhension était donc que nous pêcherions les quatre dernières heures du jusant pour profiter des meilleures conditions. Selon Claude, un front froid avait changé la donne, et les poissons ne semblaient plus suivre cet emploi du temps rodé depuis des années. Mais, image d'épouvante, il est tout aussi possible que des pêcheurs commerciaux se soient livrés à un chalutage arbitraire pour nourrir les cochons !

Donc, si les poissons ne foisonnent pas, c'est soit qu'un événement extérieur les a dérangés, soit que l'antépénultième théorie de Claude n'attend que la suivante pour se révéler fausse. Il ne peut pas avoir toujours raison quand même. Mais c'est aussi pour cette raison que, malgré les bonnes résolutions antérieures, nous sommes obligés de nous complaire plus longtemps dans la gadoue. Le compte est bon, nous voilà repartis pour huit heures à patauger. Quand je dis patauger, il ne s'agit pas de remuer les doigts de pied dans une boue à 38° pour s'offrir les bienfaits d'une cure thermale. Il faut marcher ! Une... Deux ! Une... Deux ! Tête à droite... droite ! Chercher les poissons... sons ! Tête à gauche... Gauche ! Poissons... pas poisson !

Je suis donc depuis trois jours à portée de voix de Claude. Nous avons vu en moyenne une dizaine de poissons pêchables par jour. Nous revoici au même endroit que tous les matins, ce que j'ai appelé les voies de sortie. Soudain, Claude voit des bonefishs qui, dédaignant toute prévision, passent où ils veulent. Mais ils passent aussi exactement à l'opposé de ma

position par rapport à Claude. N'écouter que son cœur de pêcheur, il se met à fouetter l'air dans leur direction. La mouche obéissant au doigt et à l'œil passe à un doigt de mon œil. Autant dire que je n'aime pas trop la sensation. Cela lui prend plusieurs secondes pour se rendre compte de la bévée et il s'emploie à les rejoindre dans un angle moins dommageable. Mais peu enclin à essayer à nouveau le camouflet, quoique prêt à en découdre au besoin, je m'éloigne un peu, beaucoup, passionnément... Je dois dire que j'en suis au stade où, même si je ne me crois pas réellement apte à trouver les poissons par moi-même, je me sens prêt à tenter d'approfondir le sujet par mes propres moyens. Il n'y a pas beaucoup de poissons. Rappelez-vous le front froid, les pêcheurs commerciaux, les marées détraquées, les moustiques et le macramé ! Parfois, une simple vague de froid peut rendre des choses pérennes instables. Vous voulez un exemple : les petits trains de la grande SNCF. Je me dis qu'en nous séparant cela devrait nous donner plus de chances.

Donc je m'éloigne et lui continue de dire : « Ils sont là, ils sont là. » Quelques minutes plus tard, je vois un petit groupe de poissons, je lance ma mouche, mais rien ne se passe; au contraire, ils continuent leur petit bonhomme de chemin. J'en vois distinctement deux qui foncent en ligne droite vers Claude, je lui crie : « Voilà deux bonefishs, juste entre nous. » Il se retourne et, les voyant arriver, lance sa mouche. Son tir est parfait, et il en accroche un. Sortez votre boulier et ajoutez une nouvelle petite boule verte, j'ai vu le poisson ! Nouvelle victoire ! La prochaine fois, c'est moi qui l'attrape.

Mon « grand » ami Nairobi a réapparu ce matin, toujours à la recherche de sa proie favorite, à la pêche comme dans son assiette. Claude le considère un peu comme une nuisance parce que, s'il voit les bonefishs de très loin, il a un peu trop tendance à s'en approcher pour les admirer d'un regard vorace. Donc, quand le géant fait mine de vouloir aller directement vers

son terrain de jeu favori plus au large, Claude le laisse partir. Dans mon coin, je continue à concentrer tous mes efforts à trouver les bonefishs qui, ce matin, sont encore plus fantomatiques que les jours précédents.

À bonne distance l'un de l'autre, nous avons progressé de conserve vers le centre de la baie et vers l'épave qui est aussi « alléchante » qu'un tabouret au milieu du marché de Bruere<sup>7</sup>. Comme c'est arrivé chaque fois que nous avons atteint le carré de sable blanc qui la précède, un barracuda nous passe entre les pieds.

## Caméra

J'aime faire des photos des poissons que je relâche, donc, presque tous. Mais, s'il est pratiquement impossible de rendre en image la profondeur d'une perspective naturelle, j'aime aussi prendre des paysages que j'utiliserai comme fond d'écran et surtout comme ancrages mémoriels de ces instants qui m'ont marqué. Cette fois, j'avais envie d'aller plus loin et de faire de la vidéo. En particulier, je voulais essayer de conserver la fameuse « course initiale » qui vide le moulinet. Je me suis donc procuré une caméra portative et amphibie. L'expérience n'a pas été pleinement couronnée de succès, mais il en est sorti quelques images tout à fait extraordinaires ainsi que quelques instants propres aux réminiscences futures.

Je n'ai pas encore testé l'engin, et il est temps de vérifier son fonctionnement. Je la fixe donc au bandeau élastique et place le tout sur ma tête. Je la mets en marche et tourne quelques minutes de vidéos d'essai. Je fais des lancers et des panoramiques. Je pourrai regarder cela ce soir sur mon ordinateur pour savoir si cela vaut le coup. J'éteins la caméra et continue à

7) Bruere-Allichamps est le centre géographique de la France.

prospector. Je ne l'ai pas arrêtée depuis plus de 15 secondes qu'un poisson apparaît dans ma vision périphérique. Je tourne la tête et lance. La mouche atteint son objectif et se pose à une quinzaine de centimètres de la tête du poisson. Je le vois filer à toute allure et prendre l'appât. Bien que Claude soit hors de portée de vue, et de voix, je ne fais pas l'erreur de la dernière fois, je m'en tiens à ses conseils et ne ferre pas. La soie se tend et le poisson fulgure, emportant ma ligne avec lui. Ça y est, je le tiens ! J'ai attrapé mon premier bonefish ! Le moulinet continue à se vider même si je trouve que le poisson n'est pas si puissant que ça. Les sensations sont nouvelles. Un saumon n'a pas cette vitalité pendant la fuite. Il impose sa force tranquille. Il lui arrive de partir brusquement, mais n'atteint pas cette vitesse. Je suis un peu désarmé devant cette réaction. J'attends pour voir ce qu'il va se passer. Et là, brusquement, patatras ! Le poisson sort de l'eau. Il saute ! Je suis sûr que ce n'est pas un saumon, mais, maintenant, je suis tout aussi sûr que ce n'est pas un bonefish, non plus. C'est un petit barracuda. Un tout petit barracuda ! Quelle vitalité pour un poisson aussi petit ! Tout à mon émoi initial, je n'avais pas reconnu la queue noire. Il saute encore une ou deux fois. Entre-temps, j'ai remis la caméra en marche, cela fera un test réel. Après quelques minutes de combat, je finis par l'approcher de moi. Toujours à mes tests, j'en profite pour essayer les images sous-marines. Puis vient le temps de le décrocher. Malgré sa petite taille,



Petit barracuda deviendra grand.

ses dents sont plus que menaçantes ! Je me tortille pour retirer mon sac à dos et en extraire la pince que j'avais achetée pour cette occasion. C'est une pince en acier inoxydable qui est fournie avec un étui de ceinture, mais le problème c'est que je n'ai pas de ceinture. Ayant finalement l'outil adéquat, je détache la mouche et laisse partir le pauvre petit poisson.

Fort de cette capture impromptue, je me dis que cela pourrait être amusant de se mesurer, à nouveau, à son grand frère. Je m'équipe pour les carnassiers et commence à chercher. Nairobi est sur la barrière de corail, là-bas au loin. Bien que je n'aie pas encore une idée claire de l'endroit où errent les barracudas, je parcours les bassins plus profonds tapissés d'herbe à tortue. Bien sûr, comme toujours, il n'y a pas la queue d'un barracuda en vue. Ils devraient pourtant se tenir tapis dans ces broussailles marines menaçantes qui, terrestres, abriteraient loups, griffons et goules de la pire espèce.

Voyant des reflets argentés accrochés à la fameuse bouée de Nairobi, je me galvanise en me disant que sa moisson doit être plus prolifique que la mienne. Je m'enfonce dans la mer, l'azur et dans l'eau. Je me retrouve mouillé jusqu'aux aisselles dans une fosse que je ne connaissais pas : douve protégeant la barrière. Je continue stoïquement. L'eau monte ! Vais-je finir à la nage ? Impossible, je vois clairement les pieds de Nairobi à quelques mètres de moi. Ils sont à mon niveau, et alors ? C'est ma vue qui baisse. Je suis allé trop loin, je ne vais pas revenir sur mes pas. Non, je ne vais pas encore faire appel à Dieu quand même. Deux fois en trois jours, c'est trop. De toute façon, je suis athée ! Alors, un miracle, ça suffit pour la semaine. Non... Je refuse de le croire, il ne peut pas m'avoir entendu puisque je ne lui ai pas parlé ! Le sol remonte parce que c'est dans la nature des choses. Je ne suis pas à Étretat, les falaises ne sont pas d'ici que je sache. J'émerge, ruisselant tel Poséidon, mon trident à la main.

Après ce passage épique, le retour à la réalité n'en est que plus brutal. Notre gentil barbare a encore frappé ! Cette fois, il a attrapé deux grands barracudas. Mais trouvant sa récolte indigne ou insuffisante, il continue à piocher la mer pour l'étoffer. Comme ses résultats avec les poissons en plastique ne devaient pas être à la hauteur, d'un coup de sabre d'abordage, qu'il cachait je ne sais où, il a éventré l'une de ses deux proies. Les pauvres, d'être transpercés de part et en part ne leur a pas suffi, ils doivent maintenant subir l'éviscération. Je vous jure, ce n'est pas une sinécure d'être barracuda ici-bas. Avoir une gueule d'enfer, à ne pas pouvoir se regarder dans la glace le matin, et finir couronné d'épine et percé au flanc, ce n'est tout bonnement pas chrétien ! Pour en revenir et passer outre les exactions halieutiques, Nairobi a donc enfilé ce triste lambeau sur un autre de ses accessoires sortis de l'enfer. Et il lance au plus loin le croc et la dépouille.

Comme toujours, le vent est ici véhément, et je me démène pour essayer de lancer, ce qui ne peut passer aux yeux des poissons, et du géant, que pour une frivolité de pêcheur d'opérette. Vous imaginez une aiguille à chapeau et trois plumes, c'est bon pour un défilé de mode pas pour attraper un dîner. Pourquoi pas un tutu et des ballerines pendant qu'on y est ! Justement, il m'a montré fièrement ses groles, l'éviscérateur des Carpates ! Une paire de barques individuelles en taille 13. En taille américaine, cela ne semble pas effrayant, mais attendez en taille européenne... du 50 ! Avec une seule, je suis sûr que je flotte !

Il est, en effet, reparti dans un de ses longs discours et il en vient à me parler d'ordinateur et de leur prix à Cuba. Je dois dire que Claude avait bien fait ma publicité, sur ce sujet, parce qu'ils m'ont tous parlé d'ordinateurs et de prix. À Montréal, quand je vois, sur mon afficheur, le nom d'un de mes copains qui ne m'appellent pas souvent, je sais qu'il va commencer par me demander comment je vais, pour faire semblant (avis à tous ! je ne suis pas dupe !), et

embrayer plus ou moins vite sur son problème de virus. Mais là, je savais que si un Cubain s'approchait de moi, c'était pour me parler de processeur ou de mémoire.

J'avais l'intention de voir si sa pêche était plus fructueuse que la mienne, au cas où je pourrais profiter de la manne. Mais, malgré les mesures exceptionnelles, ses résultats ne sont pas à la hauteur de mes espérances. Malgré tout, je n'arrive pas à m'éclipser, retenu par le filet de paroles qui m'entraîne à sa suite. C'est le comble pour un pêcheur à la mouche de se retrouver pris au filet. Heureusement, il tourne les talons, et je comprends que, son repas assuré, il espère attraper le bus. Nous voilà repartis vers Claude.

La marche a été longue et, le niveau d'eau faisant vase communicant avec la fatigue des jambes, je dois dire qu'une langue de sable émergée me semble une étape idéale pour un goûter. Un peu plus loin, Claude fait des grands signes, et les mots qui me parviennent ressemblent tellement aux derniers qu'il m'a dits avant que j'aie cherché fortune au loin que je ne me sens pas plus concerné. Je me laisse carrément tomber sur le sable. Je fouille dans mon sac et en sort du pain et des bananes. Cette fois, Nairobi accepte de grignoter avec moi. Le sac plastique dans lequel j'avais mis mes provisions s'envole et il me regarde avec une expression amusée courir après pour le ramasser. En fait, je dis qu'il a une expression amusée, mais je n'en sais rien puisque lui aussi a un « Buff » qui lui cache la majeure partie du visage. Mais je le sens amusé quand même. Puis, il me demande de prendre une photo de lui. Et là, je ne comprends pas pourquoi... Je ne peux pas l'imprimer, je ne peux pas lui donner, je ne peux pas non plus lui envoyer. Alors, veut-il que je garde un souvenir de lui ? Les vieux Mexicains ont peur qu'on leur vole leur âme si on les prend en photo. Peut-être lui veut-il m'offrir un petit bout de la sienne ? En tout cas, quelques minutes plus tard,

il va s'éclipser sans me dire au revoir, mais laissant dans son sillage, reliefs de sa pêche au naturel, les squelettes nus des deux barracudas sur mon havre de paix devenu étal de boucher.

La pêche, telle que nous la pratiquons, est un art bien dérisoire. Celle que lui pratique est celle de la vie. Nous sommes dans un rêve, il est dans la réalité. Nous édulcorons notre pêche de peur d'y retrouver nos instincts ancestraux. Ne vous y trompez pas, je pêche de la manière qui me semble le plus civilisée possible pour répondre à un besoin de perfection. Sa perfection à lui, c'est de rapporter le dîner. Je regarde avec condescendance les pêcheurs, dits sportifs, qui utilisent des appâts garnis de trois trépieds, accrochant les



Nairobi dans ses œuvres.

poissons par la bouche, les ouïes et la queue en même temps. Je me targue de prendre toutes les précautions pour que les poissons puissent avoir une vie après leur expérience de mort subite pour une dérisoire photo. Je garde, parfois, le nombre de poissons prescrit par les quotas pour les dévorer le petit doigt en l'air. Mais jamais je ne me suis trouvé dans l'obligation absolue de subvenir à mes besoins de base par ce moyen. Qu'en serait-il dans ce cas ? Garderais-je mes frivolités ou opterais-je pour des moyens largement plus sanglants. Une très grosse truite est, un jour, partie avec ma chaîne à poissons, devrais-je moi aussi les soumettre à une trépanation sommaire pour m'assurer de ne pas perdre mon dîner ? Au bout du compte, nous croyons communier avec Gaïa en prenant plaisir à tromper les poissons, mais n'est-ce pas Nairobi qui est réellement invité au banquet de mère Nature ?

Claude vient me sortir de ma rêverie et de la manière la plus brutale qui soit :

— Après ton départ, un banc de bonefishs est entré dans le bassin où je me trouvais, ils tournaient autour de moi et, à chaque passage, j'en prenais un !

— Ah bon, et tu en as pris combien ?

— Je ne sais pas, 10-12, j'ai arrêté de compter.

Ça y est, c'est l'hallali, c'est le chaos, Verdi m'assaisonne, Wagner me déchire. J'ai fait le mauvais choix.

Pour me reconforter, Claude m'entraîne et me dit : « Je vais te faire voir un diamant. » Étant donné ma suspicieuse nature, je m'attends au pire. Il scrute l'horizon, et, soudain, me dit : « Là-bas, regarde. » Je commence à chercher dans la direction désignée. Je ne vois rien qui vaille le coup d'œil, et encore moins la désignation précieuse. Comme d'habitude, il recommence : « Là-bas, tu ne vois pas comme un éclair de lumière ? » Encore une fois, je ne vois

que le soleil qui rougeoie et la mer qui poudroie. C'est la bonne expression parce que justement les millions de petites vagues, les petits bouillons de mousse en haut des dites vaguelettes, les quelques algues qui dépassent, les courants et contre-courants autour des hauts fonds et le soleil rasant de cette heure-là en font une immensité clignotante. Après de longues minutes, pendant lesquelles il ne se passe rien sauf quelques autres « là-bas », je finis par apercevoir effectivement un éclat lumineux complètement à l'autre bout de la baie ! Je suis vraiment incapable de dire si c'est à 200 m ou à 1 km, mais, en tout cas, c'est largement hors de portée de mes bottes et de ma mouche. Il confirme que c'est bien de cet éclair qu'il parle. Je dois dire que son expression originale de diamant prend tout son sens quand on l'a vu pour la première fois. On pourrait croire que quelqu'un fait des signaux lumineux, mais avec une toute petite lampe et un phare « plus blanc que blanc ». Tout à fait l'image d'Épinal du diamant qui lance un éclair. Allez, maintenant, comme aurait aussi dit Coluche :

« On a vu, c'est beau ! On se casse. »

Mais Claude ne l'entend pas de cette oreille !

Depuis le début de la semaine, il me parle de « tailers » et il entend bien m'en montrer et mieux en pêcher. Le voilà donc qui scrute et scrute encore. Le soleil, qui le matin se lève à l'est, comme tout le monde le sait, se lève donc en plein milieu de la sortie de la baie. Et le soir, comme tout bon petit soleil, il se couche à l'ouest. Comme c'est un soleil cubain, qu'il marche au pas et qu'il ne veut pas faire de vagues, il laisse ça à la lune (les vagues...), il se couche au fond de la baie. Par contre, les tailers eux agitent leurs queues où bon leur semble et, de préférence, entre nous et la litière solaire. Tout ça pour dire qu'on n'y voit goutte ! Claude scrute. Claude fouille. Claude inspecte. Il finit par trouver et m'indique une direction... approximative. Je regarde dans cette direction putative... et je ne vois rien.

Puisqu'il s'agit de les pêcher, cette fois, je cherche à distance raisonnable, mais, fier de ma toute nouvelle expérience de décryptage des indications au long court (c'est le cas de le dire), je cherche aussi un peu plus loin. Bien m'en prend, parce qu'après plusieurs minutes, je finis par voir ce que je reconnais être une nageoire dorsale et la caudale qui va avec. C'est effectivement très joli. Les nageoires sont translucides et, malgré la distance, parfaitement reconnaissables. L'animal est certainement à 50 m de lui et à 100 m de moi. Panique, on l'a vu une fois parce qu'il passait au-dessus d'une bosse, mais reparaitra-t-il ? Que le grand cric me croque ! Le revoilà et, cette fois, il ne disparaît plus et semble très occupé à croquer sa pitance. Mû par un afflux soudain de sang nouveau, me voilà reparti, oublieux de toute lourdeur. Claude se retourne et me crie : « Moins de bruit, glisse les pieds ! » Je n'ai pas eu le temps de faire un pas et je suis encore à 99 m du pékin, il y a du vent, du clapot, le sol n'est pas une plage de sable blanc lisse qui porte ses vagues à l'infini, c'est un damier de trous et de bosses harmonieusement réparties pour vous empêcher de marcher. Alors, vous pensez, les vagues de mon déplacement sont, elles aussi, brisées dans leur élan. Mais bon, la proie est à portée, et je change de sang nouveau à sang de sioux et rattrape mon retard en pas chassés (« pêchés » serait plus indiqué). Je rejoins Claude, et il nous reste toujours au moins une vingtaine de mètres à faire pour pouvoir faire un lancer. Encore plus furtifs, nos pas nous mènent dans la direction de l'animal qui, pendant ce temps-là, progresse, lui aussi, dans une direction quasi perpendiculaire à la nôtre. Un « Qu'est-ce que tu as comme mouche ? » assourdi, mais péremptoire, troue le silence religieux de la traque. Oups, je n'ai pas pensé à ça. « Une de tes yummies » en lui montrant. « Ce n'est pas les bons yeux, mais on n'a pas le temps de changer. » Nous continuons notre progression, et je prépare ma canne. Subitement, le poisson décide de dévier à l'opposé, moment d'angoisse, nous accélérons notre traque, tant qu'il est visible rien n'est perdu. Autre changement de cap, cette fois



Le ciel rougeie.

au-delà de la perpendiculaire dans notre direction. Les crabes sont vraiment mesquins de ne pas s'être donné le mot pour lui faciliter la tâche en un rang d'oignons bien militaire, le gouvernement devrait s'en occuper. Les bonefishs ne doivent pas verser d'assez gros pots-de-vin ! Le poisson joue avec nos nerfs, ralentissant, accélérant, tournant à droite et à gauche, se rapprochant puis s'éloignant... Je fais quelques lancers, mais je dois composer avec le



Corail suppliant qu'on l'épargne

vent, et la mouche tombe trop loin pour que le poisson puisse l'apercevoir dans la végétation. Son comportement erratique n'aide pas non plus à trouver le bon angle. Soudain, d'un seul bond, il se retrouve à 7 ou 8 m de moi. Claude me souffle de relancer. Ma mouche s'est prise dans les algues, et je n'ose pas tirer trop fort de peur d'effaroucher le pigeon.

Ne commencez pas à rigoler tout de suite ! Pour ma défense, je dois dire que moins de 10 m, c'est la pire distance pour une mouche. Il n'y a pas

assez de soie pour contrôler efficacement l'avançon. Mon premier lancer atterrit trop loin. Au second, je raccourcis ma soie, et la mouche tombe directement sur le nez du poisson. Je ne sais pas si j'aurais pu le prendre en lui mettant du sel sur la queue, mais, en tout cas, la mouche sur le nez, cela ne marche pas. Il fait « 2 + 2 » et ne demande pas son reste.

Cela fait combien ? 4-0 pour les bonefishs ? La journée est dure pour le moral, mais, cette fois-ci, c'était proche. Claude en profite pour me faire un cours 101<sup>8</sup> sur le strip particulier pour les tailers. Puisque les poissons fouillent dans la vase, il est bien sûr inutile de lancer

8) Dans les universités d'Amérique du Nord, le premier cours de n'importe quelle matière.

loin. Il faut lancer au plus près, environ 10 à 15 cm. Puis une seule tirette suffira. Si elle est faite au bon moment, elle devrait attirer l'attention du poisson qui, dans ces cas-là, se précipite voracement.

Une nouvelle expérience et une petite victoire à ajouter à mon apprentissage. Galvanisés par cette nouvelle escarmouche, nous repartons sur le sentier de la guerre. Le soir tombe, la lumière rasante vient du fond de la baie et, si elle est parfaite pour le tiers sud de la baie, tout le reste est à contre-jour. Nous apercevons bien quelques signaux lumineux éloignés, mais aucun qui soit suffisamment constant pour que cela vaille la peine de s'y précipiter. Rien n'est perdu, ce n'est que le troisième jour et il en reste autant. Donc retour vers la sortie et le taxi.

## Taxi

Je dois dire que j'ai été particulièrement impressionné par les taxis cubains. L'accès à la baie se trouve à une dizaine de minutes de l'hôtel. Une toute petite partie se faisant sur la route et l'autre sur un chemin semi-carrossable. Chaque fois que nous l'empruntons, je le comparais aux chemins de « gravelle », comme on les appelle ici. Pour nous, cela serait une autoroute sur laquelle, l'appel de la pêche aidant, nous naviguerions à plus de 100 km/h avec le bateau en remorque. Mais la grande différence, c'est qu'ils n'ont pas nos pick-ups. Les véhicules dans lesquels nous sommes montés ne sont pas les vieilles Américaines qui servent de propagande au gouvernement, mais des espèces de copies de Fiat faites par les Chinois. Malgré leur apparente jeunesse, la plupart faisaient des bruits bizarres, de freins, de suspensions ou d'autres parties métalliques aussi chinoises qu'inconnues. Mais mon réel

étonnement vient de la ponctualité des chauffeurs. Pas une seule fois en six jours un chauffeur n'est arrivé en retard. Les premiers jours, notre heure de sortie correspondait à leur journée de travail, et ils acceptaient sans broncher de ne se faire payer que le soir. Mais, les autres jours, sortant plus tard, nous étions obligés de demander au chauffeur du matin de nous envoyer un de ses collègues de l'après-midi, et jamais ils ne nous ont fait défaut.



Lorsque nous sortons de la baie, la marée est basse et il faut donc traverser les abords de la plage dont le fond est constitué de poussière de coraux qui ressemble à du plâtre de Paris détrempe. Le problème, c'est que, si vous marchez trop vite, les projections font des dégoulinades du pire effet. Mais c'est surtout la laisse de mer, constituée d'herbe à tortue en décomposition qui fait de ce moment un mauvais quart d'heure. L'odeur est franchement atroce et elle reste dans le nez plus longtemps que vous ne le désireriez.

Dès le premier soir, alors que je le voyais se frotter, Claude m'avait expliqué que les taxis n'aimaient pas trop prendre les pêcheurs parce qu'ils salissent leurs taxis. Donc, il a l'habitude de prendre un morceau de plastique qui traîne sur la plage pour protéger leur tapis de ses bottes. Je fais donc de même, ajoutant, pour faire bonne mesure, mon imperméable sous mes fesses mouillées. Ce soir, Claude, qui a attrapé un nombre indéfini de bonefishs, s'essuie le pantalon en marmonnant des imprécations à l'encontre des poissons qui laissent des traces de « fish-porn ». <sup>9</sup> Je veux des traces, je veux des coups, j'casse mon image, j'veux du cuir, tire-moi, écartèle-moi, je suis prêt... « peces, ten piedad de nosotros » <sup>10</sup>.

9) Expression consacrée pour les grosses prises dans les émissions de pêche.

10) « Poisson, prends pitié de nous. »

## Quatrième jour

Bien que la vie à l'hôtel n'ait vraiment que peu d'intérêt, en plus de Nairobi, il y a quelques autres personnages savoureux. Ricardo nous sert tous les matins au petit déjeuner. Il est la copie conforme, tant dans son apparence physique que dans sa façon d'être, de mon grand ami marocain Karim. Aussi bavard que Karim, il a, tout autant, le don de me faire rire. Nous avons d'ailleurs eu un fou rire mémorable lorsqu'un matin, il s'est mis en devoir de nous parler des problèmes de son hémisphère Sud. Claude en rajoutait en espagnol et en anglais avec lui, en français et en aparté avec moi. Les sous-entendus, qui, au fur et à mesure, devenaient de plus en plus explicites, finirent par déclencher une houle de rires contenus parmi tous les serveurs de la salle. Quoique le sujet ne fût pas en accord avec un repas, nous eûmes un savoureux moment. Une autre situation versa dans le plus haut comique quand Claude lui demanda de lui rapporter le vélo qu'il lui avait prêté. Le pauvre Ricardo, qui a offert le vélo à sa femme sans préciser qu'il devrait le rendre un jour, se retrouve emberlificoté dans une explication sans queue ni tête, prouvant uniquement qu'il n'osera jamais reprendre la bicyclette à sa légitime ! Enferré dans ses propres mensonges, il se met à reprendre indéfiniment les mêmes arguments. Claude réussit à s'esquiver. Le pauvre Ricardo se met alors à m'exhorter à convaincre Claude. Il m'explique que sa



Des semelles se mêlent aux déchets.

accord avec un repas, nous eûmes un savoureux moment. Une autre situation versa dans le plus haut comique quand Claude lui demanda de lui rapporter le vélo qu'il lui avait prêté. Le pauvre Ricardo, qui a offert le vélo à sa femme sans préciser qu'il devrait le rendre un jour, se retrouve emberlificoté dans une explication sans queue ni tête, prouvant uniquement qu'il n'osera jamais reprendre la bicyclette à sa légitime ! Enferré dans ses propres mensonges, il se met à reprendre indéfiniment les mêmes arguments. Claude réussit à s'esquiver. Le pauvre Ricardo se met alors à m'exhorter à convaincre Claude. Il m'explique que sa

femme travaille dans une autre école qui est encore plus loin que la précédente d'au moins un kilomètre et demi (sic) et qu'elle ne peut pas être en retard. Si elle part en retard, elle arrive en retard même avec le vélo (re-sic). Si elle doit aller à pied avec le bébé dans les bras et la petite par la main, elle va arriver en retard. Mais où met-elle donc tout ce petit monde sur le vélo alors ? Un autre grand moment !

Un autre personnage avec qui nous eûmes bien du plaisir est l'inénarrable Jules César, Julio pour les hispanophones. Mais avouez que, pour nous autres pauvres Européens coincés, s'appeler Jules César serait le comble de la monstruosité... Pour Julio, rien de plus normal. Il a fait des études à l'université en biologie, mais il est plus rémunérateur pour lui de travailler dans un restaurant, pour glaner quelques pourboires, que de trouver un travail dans sa branche. Pour ajouter à l'ignominie, pour ces quelques pourboires, il doit faire deux heures de bus, matin et soir. Pêcheur depuis son enfance et biologiste de formation, la rencontre était inévitable. Claude lui a fait découvrir la pêche à la mouche et l'a incité à suivre une formation pour devenir guide. Quoique je n'aie pas eu l'occasion, durant ce séjour, de les tester, il y a des services de guides « professionnels » qui emmènent les clients en bateaux sur des zones plus éloignées que celles que j'ai parcourues. Son diplôme de guide en poche, il ne lui reste plus qu'un certificat de conduite de bateau pour faire une carrière bien plus intéressante et lucrative que celle qui l'occupe en ce moment. Mais il semble qu'obtenir l'autorisation de conduire un bateau à Cuba soit particulièrement difficile. En attendant, il continue à se perfectionner en mettant à profit chaque moment de liberté (surveillée) pour aller à la pêche. Et donc, aujourd'hui, il viendra avec nous.

Quand je les rejoins dans le hall de l'hôtel, je ne peux que sourire en voyant Julio à côté de Claude ! On dirait deux frères jumeaux... À part les couleurs, c'est exactement le même

accoutrement et je dois, d'ailleurs, faire triplète. De haut en bas : casquette, lunettes, Buff, chemise aux nombreuses poches, sac à dos, short et caleçon sans oublier les bottes de marche. L'uniforme du pêcheur de flats selon l'évangile de saint Claude, mais sans la pipe !

Habituellement, monter dans un taxi ne prend que vingt secondes. Avec un Cubain, cela nous prend, cette fois, une bonne dizaine de minutes peuplées de palabres, éclats de voix, renversements d'alliance et autres diatribes enflammées. Je ne suis pas sûr de bien comprendre le propos, mais nous voilà finalement en route. Arrivé à la plage, préparation des cannes et autres vérifications maintenant coutumières. Nous nous engageons sur le chemin habituel, mais au détour d'un palmier, mes deux partenaires divergent de la route normale. La marée, plus haute, nous oblige à passer par la mangrove. Je me vois déjà crapahutant entre les racines des palétuviers. Mais non, il existe un petit chemin bien tracé, gentiment agrémenté de quelques pièges de boue. Au début, cela semble bucolique, mais les déchets jonchent le sol et, rapidement, le sol transparait au cœur des ordures. Sur la plage, nous n'avions aucun mal à trouver un morceau de sac de plastique ou de carton suffisamment grands pour protéger le taxi de nos pieds. Ici, c'est pire, mais au détour du chemin, je me trouve devant un spectacle encore plus désolant avec une marée d'ordures. Je n'arrive pas à comprendre comment ce tas de déchets plastiques a bien pu se retrouver à cet endroit. La mangrove semble inextricable entre la mer, que j'aperçois à travers les branches hautes, et ce passage de terre. Mais le plus bizarre, c'est que la majorité des déchets sont des semelles de chaussures usagées. Cela a un côté saugrenu. Pourquoi toutes ces chaussures ? Ont-elles été apportées par la mer ou est-ce un collectionneur cubain de chaussures usagées qui les a perdues ? Mais je tremble à l'idée que toute la côte de Cuba soit infestée d'une telle saleté.



Même sans les trompes de chasse, le débouché est beau.

Heureusement, le débouché sur la baie me lave les yeux et le cerveau.

Nous voilà donc à l'entrée habituelle et, à trois, nous nous répartissons vers les différents points névralgiques. Quelques bonefishs passent, mais leur allure de croisière ne permet pas de les atteindre. Néanmoins, nous continuons à attendre et à explorer la limite des herbiers comme nous le faisons chaque matin. Trois jours de pêche sur les flats ne sont certes pas suffisants pour en connaître tous les arcanes. Jusqu'à maintenant, j'ai plutôt fait confiance à Claude et suivi ses traces. Hier, je me suis éloigné de lui, mais en restant dans la limite des terrains que nous avons déjà explorés. La seule fois où nous nous sommes engagés plus avant, c'est lorsque nous avons vu le « mud », et la progression avait été particulièrement difficile sur le fond vaseux. J'en avais déduit inconsciemment qu'au sud de cette zone s'étendait une autre de ces vasières collantes et gluantes. Et c'est avec un certain étonnement que je vois Julio s'engager dans cette direction et s'enfoncer toujours plus loin. Il va d'ailleurs passer la plus grande partie de la journée dans ce quadrant, sans grand résultat. Pour notre part, nous suivons le même cheminement que d'habitude. Passant à travers les herbiers centraux, nous gagnons le centre puis essayons de retrouver le canal dans lequel est passé le troupeau d'hier. Enfin, Claude me demande si je préfère la barrière de corail ou la lointaine passe à permits. Ayant opté pour la seconde solution, nous entamons la grande marche. Je ne sais pas si c'est la fatigue accumulée pendant les trois premiers jours ou si je n'ai plus autant le cœur à l'ouvrage, mais je dois dire que même le concerto d'Aranjuez a du mal à alléger mes pas. Malgré tout, je reste extrêmement attentif, et ma vue s'est affinée. Je vois plus de poissons : autres raies, autres orphies ou aiguille de mer, les habituels barracudas qui me narguent, je découvre aussi des crabes qui se dressent à la verticale, des étoiles de mer rouges, des conques cachées sous leur petit buisson de verdure...

J'en ai déjà parlé plusieurs fois, mais il faut comprendre que l'art de voir les poissons est une discipline hors norme. Il ne s'agit pas, la plupart du temps, de voir le poisson, il s'agit de voir les traces du poisson. Une orphie à la surface crée une perturbation linéaire des vagues. Elle est presque transparente et, la plupart du temps, sa taille est inférieure à la longueur d'onde des vagues. Donc tout ce que vous voyez, c'est un tirt au milieu d'une mer de mots. Et ce poisson nage à la surface. Le bonefish navigue, lui, collé au fond. Même s'il n'y a que 30 cm d'eau, la diffraction casse l'angle de vue. La moindre particule de vase opacifie le liquide. Le moindre rayon de lumière ajoute au puzzle. Si, comme cela m'est arrivé, le bonefish avance droit sur vous, à une allure docile, que la lumière vous offre le meilleur angle, que les vagues se sont calmées, que vous-même vous êtes arrêté, que vous regardez dans cette direction depuis plus de 15 secondes, qu'il n'y a pas de buée sur vos lunettes, vous allez sûrement le voir. Si, comme c'est le cas le reste du temps, le bonefish passe à son allure habituelle de missile mer-mer, que le soleil s'est mis de la partie pour vous compliquer la tâche, que vous ne savez plus où chercher et que vous tournez et hochez la tête comme un chien de voiture, et qu'en plus vos lunettes sont, d'un côté, pleines de gouttelettes d'eau et de l'autre, de buée, vous n'avez aucune chance.

Mais le signe avant-coureur est encore plus difficile à voir, c'est la « nervous water ». Même les plus anglophobes auront réussi à traduire, « la nerveuse eau ». Il s'agit des perturbations de surface générées par un ou plusieurs poissons. Je reprends calmement. Il y a des vagues, disons des vaguelettes. Il ne s'agit pas de belles grosses vagues qui roulent. Il s'agit d'un clapot produit par la faible profondeur en conjonction avec les courants, la marée et le vent. Donc des petites vagues qui partent dans tous les sens et qui s'étendent à l'infini. Au milieu, il y a trois ridicules poissons qui agitent la queue comme vous vous agitez vos doigts de pied dans la baignoire, et vous êtes censés voir la différence dans les vagues ! Si c'est le matin,

il est 5 h 36, il n'y a pas de vent, la mer est étale, la marée est la plus faible depuis le mésozoïque et, là, il y a 10 000 petits poissons qui font une rave party dans 5 cm d'eau, là ouiiiiiiii !  
Je la vois, la nervous water !



Claude mime l'approche.

Pour en revenir aux bonefishs, donc il faut en voir les traces. Donc, re-coiffe de plumes, re-sang de sioux en injection massive et, là, de votre regard perçant de faucon, ou de condor, vous cherchez les indices : ici, une petite feuille de laitue de mer qui vacille de bonheur d'avoir vu un bonefish; ici, un bigorneau qui se fait tout petit de peur de se faire croquer; ici, un bernard-l'ermite prêt à défendre sa bicoque ; ici, quelques grains de sable qui tourbillonnent... Je galèje ! Vous cherchez des ombres. Il a beau être argenté, il n'est pas transparent le chevalier camouflé, il projette une ombre ! Cherchez l'ombre, vous trouverez le suspect. Facile à dire, difficile à faire. Une ombre, c'est une tache noire et, des taches, ce n'est pas ça qui manque. Donc, encore mieux, il faut trouver une ombre qui bouge ! Est-ce que vous croyez réellement que les algues ont fait une permanente avant de vous recevoir ? Mais où sont donc les hôtes d'antan? Maintenant, ils vous reçoivent échevelés. Il y a de l'eau, il y a des vagues, il y a des algues, il y a des ombres, il y a des taches, et tout ce petit monde bouge. Donc, pour ce qui est de la tache qui bouge, macache bonne eau ! Plus précisément, il faut trouver une tache qui bouge de manière régulière. Mieux, il faut trouver plusieurs taches qui bougent de concert. Entraînez-vous dans votre baignoire. Si vous voyez des bonefishs, vous serez bons... pour l'asile !

Claude lance de temps en temps, mais sans capture, ni même espoir de capture. Je vous passe les éclairs lointains, les ombres filantes, les taches mouvantes et autres espoirs déçus. À un moment, je trouve que mes pas craquent un peu trop. Je m'arrête et laisse se dissiper le nuage de sable que mes pieds soulèvent. Je suis au milieu d'un champ de coraux, la plupart blanc crème, mais certains, violet purpurin. Je choisis mes pas pour éviter d'abîmer cette flore. À quelques mètres de moi, Claude ne semble pas s'en soucier, et j'ai beau me dire que nombre de pêcheurs ne s'en soucieront pas non plus, j'ai du mal à l'accepter. On nous serine tellement que les barrières de corail sont appelées à disparaître que je ne désire

pas ajouter ma faute à cette déplétion. Prenant toujours garde où je pose les pieds, je me déporte pour rejoindre une zone de sable en amont. Bien sûr, c'est à ce moment-là que Claude pense avoir trouvé un nouveau banc de poissons. J'ai bien envie de le croire, mais attends sagement que cela s'avère, avant de piétiner mes convictions environnementales. L'alerte est passée, la charge de la cavalerie légère n'a pas eu lieu.

Le jour tombe, la marée baisse, Julio se rapproche de nous. Ne serait-ce pas le moment idéal pour chercher les tailers ? Nos pas nous mènent donc vers l'endroit où, hier, j'ai eu une première chance. Quelques éclairs nous allument. Les vaguelettes ont tôt fait de balayer nos espoirs. Finalement, un poisson nous montre sa dorsale un peu plus longtemps, et Julio, qui est le plus près, s'en approche à pas feutrés. Les pas sont tellement discrets que le poisson avance directement sur lui. Le prof capote à mes côtés et, quand il voit Julio tenter un lancer court et en revers, il explose littéralement, de même que le poisson qui s'enfuit.

Prof n'est plus tout seul. Les six autres nains sont au rendez-vous : Grincheux, Râleur, Cra-moisi, Tonitruant, Ébahi et Désespéré. Il a croqué la pomme, il aura le poison. S'ensuit une discussion animée dans laquelle Claude explique, exprime, exaspère, extériorise, explose. Le meilleur moment, c'est quand il singe l'approche et le fiasco. Moi, prudent, craignant les éclaboussures, je me tiens à distance. Julio subit l'averse, mais, insulaire certainement habitué aux embruns, ne se laisse pas faire et tient tête. De retour au taxi, il fuit, prétextant, quand même, une occasion d'attraper un bus. Je retiens la leçon : de loin c'est difficile, mais de près, ce n'est pas plus facile. J'en ferai bon usage.

# Cinquième jour

À force d'escarmouches, d'embuscades, de guérillas (au pays du Che !), de petites histoires et de grandes leçons, la guerre tire à sa fin. L'objectif n'est pas encore atteint, et Pénélope remet encore sa tapisserie sur le métier. Et moi, Ulysse moderne à la poursuite de ses chimères, je reprends la mer n'ayant que faire des sirènes alanguies au bord de la piscine ou du cyclope présidant aux destinées du bar.

Les marées continuant leur inexorable décalage, nous partons de plus en plus tard et, aujourd'hui, il est midi quand nous quittons le port. L'hôtel est bien plus vivant, et les gens nous regardent passer avec un brin d'étonnement dans notre déguisement impropre aux bains de soleil, tout autant qu'aux joies balnéaires.

Nouvelle traversée de la mangrove et du champ de semelles, cette fois, notre destination est directement l'embouchure de la baie. Nous coupons donc en ligne droite, et l'eau nous monte jusqu'à la ceinture. Ce n'est pas vraiment un territoire inconnu puisque c'est par là que nous ressortons habituellement, mais, vu sous cet angle, c'est quand même différent. Le grand flat de sable blanc que je connais avec 10 cm d'eau ressemble plus à un grand trou blanc. C'est d'autant plus impressionnant que la barrière de corail et le bleu profond de la mer ne sont pas loin. Je suis dans un grand trou blanc à la lisière du monde connu ! Il y a la grande bleue, et tous ses dangers, une barre brune qui, vue d'ici, ne semble pas très large et le désert blanc et profond.

La sensation de marcher dans la mer avec de l'eau jusqu'aux genoux est totalement différente de celle de marcher avec de l'eau jusqu'à la taille. Aux mollets, non seulement ce n'est



N'est-ce pas qu'elle est belle, mon épave ?

pas gênant, mais c'est relativement facile. On lève le pied, et la résistance n'est pas perceptible. Quand l'eau atteint les genoux, la résistance est continue. Il est impossible de sortir le pied et, du coup, l'effort est appliqué à toute la jambe de manière persistante. Une fois l'eau arrivée à la taille, la sensation est différente. On patauge vraiment dans la semoule. L'eau vous enveloppe, et la moitié de votre corps est happé par l'élément liquide. Il y a une sorte de perte de son intégrité au profit d'une séparation nord-sud des sensations. Nous nous dirigeons vers les endroits que nous n'explorons d'habitude que plus tard dans la journée, et que je percevais donc comme accessibles uniquement à marée basse. Là, nous y allons franco, en route vers l'inconnu déjà visité.

Après seulement quelques minutes, nous voyons un premier poisson, un boxfish qui se promène. Claude me dit d'essayer d'envoyer la mouche en avant du poisson-boîte qui serait d'un naturel curieux et souvent intéressé par les mouches passant à sa portée. Au point où j'en suis, n'importe quel poisson fera l'affaire. On me dirait de lancer sur des sardines en boîte et qu'elles vont prendre la mouche, je lancerais une mouche pour une victoire facile sur le fer blanc. Le boxfish continue son petit bonhomme de chemin, sans même regarder mon offrande.

Va-t-il falloir que je me mette à genoux devant les poissons pour qu'ils daignent m'accorder le moindre regard ? Je ne demande pas grand-chose quand même ! Il y en a un qui prend délicatement la petite mouche dans sa délicate petite bouche. Il la pousse avec sa langue dans la commissure pour qu'elle ne l'empêche pas de respirer. Prend une grande inspiration et pique un petit sprint. S'il a du courage et qu'il s'est entraîné tous les matins, cela ne devrait pas être trop difficile. Cela devrait même être bénéfique puisque, selon les théories de mon ami Maurice, il faut forcer pour acquérir de la force ! Alors, à toujours nager sans

effort, avec un corps tout lisse et une forme aérodynamique, cela ne doit pas favoriser l'augmentation de la masse musculaire. Maurice le dit bien, il faut dépasser ses limites pour que le muscle réagisse et grossisse. Donc mon sparring-partner devra juste faire une petite course ou deux en tirant sur mon fil; ensuite, il vient se blottir dans mes bras pour un petit câlin réconfortant. On se tire le portrait, on échange nos emails et nos téléphones, et on se sépare bons amis. Ce n'est quand même pas la mer à boire ! Surtout qu'après tout, la mer ils la boivent sans arrêt, ils ne doivent plus être à ça près. Un petit verre d'eau salée derrière la cravate, ça fait passer la pilule. Tout ça pour dire qu'ici il y a trop d'eau pour que je me mette à genoux, alors il va falloir trouver une autre solution.

Un énorme barracuda se promène lentement, semblant venir de la mer. Cela ne fait qu'augmenter le sentiment de sournois danger. Nous continuons à avancer, et cela ne fait pas très longtemps que nous marchons, une petite vingtaine de minutes, mais je trouve que cette marche avec de l'eau plus haute que d'habitude est déjà en train de tirer sur mes réserves. Peut-être est-ce la fatigue accumulée de la semaine. Une pensée vient de me frapper de plein fouet : jamais, de toute ma vie, je n'ai autant marché en une semaine. Et surtout sans m'asseoir. C'est ça qui fait toute la différence ! Il faut être dans ces conditions particulières pour ne pas trouver un endroit où reposer ses jambes.

Ô, mon épave jolie, comme tu es loin de moi !

Retour sur le barracuda sournois. Tiens un barracuda, cela ferait une belle photo à montrer à tous les gens qui ne vont pas manquer de me demander ce que j'ai pris. Je me suis préparé une bonne réponse : « j'ai pris un gros... coup de soleil sur le nez » ou bien « la pêche était vraiment difficile, nous n'avons vu que très peu de poissons et, comme la technique est très

particulière, je n'ai pas eu trop de chance... ». J'espère qu'ils auront la bonne grâce de ne pas insister.

En plus, ils ne devaient pas être difficiles, les barracudas, avec leur comportement extrêmement agressif à sauter sur tout ce qui bouge. Mais, jusqu'à maintenant, cela n'a pas non plus été très concluant. Mais de toute façon, fi de toute action contre le perfide animal, ma canne est montée pour pêcher le bonefish avec une belle petite mouche et un avançon de minette. Le carnassier ne sera pas intéressé par une mouche de pacotille, il lui faut du vrai, du lourd, du costaud ! Halte aux pensées impies, je suis là pour le bonefish ! S'abaisser à titiller un être aussi stupide est certainement le pire des péchés pour l'altier pêcheur du non moins majestueux poisson-banane. Le pauvre ! Être aussi beau et avoir un tel nom ridicule en français. Au moins bonefish, c'est classe et même hors classe. Ce n'est pas n'importe quel poisson avec les énervantes arêtes, il a la classe d'avoir des os. Excusez du peu ! Le temps que tout cela fasse le tour de ma calebasse, et le poisson n'est plus à portée de vue. Mais je ne l'ai pas sitôt perdu de vue qu'un deuxième apparaît un peu plus loin. Là, ils commencent sérieusement à me chatouiller la glande assassine. Sans plus me soucier du qu'en-dira-t-on, il est temps de s'équiper. Je taille dans le vif pour gagner du temps et coupe mon avançon à bonefish. Je sors de ma poche l'attelage renforcé qu'il faut le détortiller. Il est roulé serré, et le fil métallique fait ressort. Cela prend un certain temps pour redresser le fil. Dans l'autre main, j'ai toujours l'autre avançon sauvagement sectionné et la soie elle-même qui, tel un lézard, attend la venue de son nouvel appendice. Mais il n'est



Fouisseurs ?

pas question de jeter dans l'eau le morceau inutile, il faut faire une rapide pelote et la ranger dans une des poches de la chemise. C'est une opération délicate qui se termine presque toujours en désastre. Quels que soient vos efforts, il y a toujours une boucle qui finit par ressortir subrepticement de la poche et s'allonger tel le cobra au son du pipeau. Le faire posément serait la plus sage décision, mais la fièvre vengeresse enfle dans mes tréfonds, il faut que ça passe ou que ça casse. Je com-



Enfouis ?

mence donc de la bonne façon en enrollant le fil autour de mes doigts, mais, dans l'urgence, je finis un peu trop rapidement, et le pire arrive. Ce n'est pas une belle boucle docile, mais une pelote folle et rebelle que j'essaie désespérément de fourrer dans une poche à moitié fermée. Un bout dépasse et viendra certainement me hanter plus tard.

Deuxième opération, attacher le nouvel avançon. Cela semble simple dans le principe. Il y a deux boucles : une à la fin de la soie et l'autre au début de l'avançon. Il suffit de passer la boucle de l'avançon sur la soie puis de passer l'avançon dans la boucle. Simple à dire et difficile à écrire. Dans ma précipitation, au moment de faire passer la longueur de l'avançon, je me trompe de fil, et tout est à recommencer. Le deuxième essai est effectué plus calmement. Il ne reste qu'à accrocher la mouche. Maintes fois répété, c'est presque un geste automatique, même dans mon état de presque surexcitation. Au moment de lever les yeux, une des extrémités de l'ancien avançon accroche mon regard et j'essaie, mais en vain, de l'enfourir plus profondément dans ma poche. Bien sûr, ce faisant, le dernier poisson aperçu est à présent aux abonnés absents. Maintenant prêt pour la grande aventure, je repars, bon pied bon œil, à la poursuite d'un nouvel adversaire.

Claude a repris les devants et me signale, ici ou là, une grande orphie. Comme j'ai décidé de trouver moi-même ma proie, en utilisant toutes les connaissances acquises dans les quatre premiers jours, je ralentis l'allure pour fouiller attentivement. Lui s'éloigne progressivement et, s'il me signale encore de temps en temps un poisson, je ne m'empresse plus de le rejoindre, craignant soit de ne pas le voir, soit de le voir s'éloigner hors de portée. Je patauge donc tranquillement avec de l'eau jusqu'au nombril. Je sens que l'eau commence à lécher l'hémisphère austral du sac à dos que j'ai déjà remonté le plus possible. Je fais un rapide inventaire mental de tout ce qui s'y trouve pour vérifier que tout est bien protégé. Les sandwiches dans leur sac plastique hermétique ; les bananes et la mini-trousse de secours idem ; les piles de rechange pour la caméra dans un sac à part ; la caméra est étanche ainsi que mon téléphone dans son boîtier pélican ; le moulinet de rechange et le fil de nylon ne craignent rien ; la boîte à mouche est hermétique, mais faite en Chine, cela pourrait s'avérer illusoire, tant pis ; le pire drame serait que mon imper soit submergé, mais les chances que j'en aie besoin sont quand même faibles. Une fois rasséréiné sur ce sujet, je repars le sac lourd de cet inventaire et le cœur léger de ces bonnes précautions. Et, comme d'habitude, il y a l'avant et l'après. Je m'attends à tout instant à voir apparaître un bonefish parfaitement placé, mais dont je ne pourrais certes pas attiser l'appétit de fine gueule avec ma grosse mouche à carnassier. Donc je fouille et farfouille aussi loin que mes yeux peuvent discerner une quelconque ombre, mais le domaine des barracudas reste aussi vierge de mâchoires acérées qu'une piscine au fin fond de l'Oregon. Ma lente quête m'a amené non loin de l'épave, et le carré blanc (interdit au moins de 13 ans) qui la précède est habituellement le siège d'une de mes proies du moment. Cela dit, Claude est devant moi et, même si les barracudas sont moins peureux, ils s'éloignent de ce qu'ils ne peuvent avaler tout cru. Comme de bien entendu, il n'y a rien et Claude, qui doit trouver que je traînasse, me fait des grands

signes et me crie qu'il y aura des barracudas plus loin... J'obtempère mollement, espérant sans doute voir apparaître un poisson avant de quitter les lieux.

Passé l'épave, le sol devient plus chaotique, comme si une armée de taupes lacustres avait aligné leurs monticules de boue. Les pêcheurs se plaisent à croire ou à faire croire que sont les bonefishs qui, en fouissant, ont creusé les fosses. Cela doit leur permettre de peupler leurs rêves de milliers de bonefishs gigantesques enfonçant leur nez dans la glaise pour en extraire voluptueusement des crabes grands comme des assiettes et laissant à jamais l'empreinte de leur festin. Je ne crois pas non plus une seule minute que les trous en forme d'entonnoir, avec un cône à la surface et un tuyau parfaitement rond de deux ou trois centimètres de diamètre, soient le fait des bonefishs. J'ai demandé à Nairobi et il a parlé de Palometta, qui est le nom cubain du permit, mais aussi le nom anglais d'un plus petit poisson. Je crois sincèrement que ces artefacts sont révélateurs de la présence d'organismes enfouis plus que celle de fouisseurs. Nonobstant ces pensées, je m'enfonce, mais sans l'allégresse d'un skieur free-style, dans le champ de bosses.

Cette fois, Claude a vraiment pris de l'avance et se trouve près du canal. Je le vois commencer à lancer sa mouche consciencieusement, ce qui ne peut vouloir dire qu'une seule chose, il a vu des bonefishs. Il me reste seulement une centaine de mètres, deux cents au maximum, pour dénicher mon objectif de substitution après il faudra revenir à ma proie officielle. J'en vois enfin un et je lance dans sa direction. *Damned !* J'ai le vent en pleine face. La grosse mouche fait parachute et, si j'arrive à l'envoyer au bout de ma soie, elle recule de 5 m avant de toucher l'eau. D'une part, je suis donc un peu loin du bestiau et, d'autre part, je n'ai pas assez de distance pour que ma mouche prenne la vitesse propre à attirer le poisson. Je m'escrime plusieurs fois avant qu'il ne s'évapore dans les herbages. Fort mortifié par

ce nouvel affront, je pars rejoindre Claude et, chemin faisant, je change de mouche. Nous avançons vers notre destination et je me tiens à distance constante de la vigie. Après de longues minutes sans incident, le voilà qui se prend à rigoler parce qu'un bonefish est venu tirer sur sa mouche qui traînait derrière lui. Voilà un signe ! Un bonefish s'est faufilé entre lui et moi et est venu tirer sur sa mouche. Vous me connaissez, toujours aussi mesquin, je pense que sa mouche s'est prise dans un brin d'algue et qu'il a pris la tirade en résultant pour un poisson. « Méchant garçon », dirait Maurice ! La tête de la procession ayant repris son sérieux, nous pouvons repartir. Après quelques mètres, c'est à mon tour de ressentir les tiraillements d'un poisson sur ma mouche. Cette fois, je peux dire que c'est « bien vrai » parce qu'il n'y a rien de comparable entre un poisson qui vous grignote la biscotte et une algue qui vous retient par le paletot ! Cela doit être un petit poisson parce qu'il ne prend pas la mouche et me laisse dans l'expectative. Nous poursuivons, et j'ai laissé ma soie étendue à mon aval, prête à dégainer au besoin. N'ayant pas la faculté de faire faire un tour complet à ma tête, je balaye l'eau de gauche à droite et de droite à gauche, façon radar. C'est lorsque ma tête est complètement tournée vers la gauche, donc derrière moi, qu'il me semble apercevoir quelques poissons. Ma mouche se trouve sur leur trajectoire. Il suffit de stripper à la bonne vitesse. Je m'applique à ramener ma soie comme il faut et, soudainement, un bonefish s'élance, prend la mouche et se met à dévider mon moulinet. Cette fois, c'est la bonne ! Un bonefish a pris ma mouche et tire dessus. Je crie à Claude : « J'en ai un. » Il ne comprend pas immédiatement, et je suis obligé de répéter, cette fois en anglais « fish on ». Mais je suis tellement content que je pourrais le répéter mille fois encore.

C'est à ce moment-là que le doute me saisit. Est-ce que mon nœud va tenir, est-ce que mon avançon va résister. Est-ce que j'ai bien rattaché la soie au backing ? Avant-hier, j'avais eu un problème avec le backing, il s'est mis à tourner. Je l'ai ressorti au complet, 350 m quand



Chacun dans son élément



Mon premier bonefish !

même, et rembobiné consciencieusement, après l'avoir collé. Est-ce que ça va tenir ? Tout ça me passe dans la tête, mais aussi, qu'est-ce que je fais ? Est-ce que j'essaie de ralentir la course ? Est-ce que j'attends qu'il s'arrête ? Même si cela va très vite, il est arrivé au bout de sa laisse, et je sens qu'il est temps de ramener. Il est loin, et ça prend du temps. Je tourne, et le fil rentre. Je sens le poisson, il est là, mais se laisse faire... Non, le voilà qui repart. Je profite du moment ! J'ai attrapé un bonefish ! J'ai vu les poissons, j'ai strippé et bang ! Oups, il est reparti. Je rembobine. Ça y est, la soie est revenue sur le moulinet; le nœud entre le backing et la soie n'est plus un problème. Il est à une quinzaine de mètres de moi, je le vois. Je dis : « Il n'est pas si gros. » Claude qui s'est rapproché, et qui croit que je me plains, me dit que c'est déjà une réussite. Il n'a pas compris mon étonnement; je le trouvais petit par rapport à la traction qu'il exerçait. Il est à portée de main, mais il tourne autour de moi, et je n'ose pas le brusquer. Je veux le tenir dans mes mains. J'ai peur qu'il se décroche. Voilà, je ne sais pas combien de temps cela a duré, mais il est à mes pieds. Non, il n'est pas soumis, il est fatigué. Je l'attrape. La sensation est bizarre. J'ai attrapé nombre de truites et de saumons, mais, ce poisson-là, je ne sais pas par quel bout le prendre. Il me glisse littéralement entre les doigts et retombe à l'eau. La mouche est bien fixée dans l'encoignure de sa bouche, et il ne peut aller bien loin. Je le reprends. « Photo ? », dit Claude. Oui, bien sûr ! Je sors mon appareil photo de ma poche de poitrine et je l'allume avant de le lui tendre. J'ai un genou dans l'eau et j'essaie de tenir cette espèce de barre gluante et frétilante. Claude, lui, essaie de prendre une photo, mais je suis toujours aussi malhabile avec ce poisson rigide et lisse, et mes doigts cachent la tête. On en reprend une autre et une troisième, pour faire bonne mesure. Je suis sur un petit nuage. Claude me demande : « Ton appareil va dans l'eau ? Oui. » Il met l'appareil dans l'eau et prend une photo. J'ai oublié de lui dire qu'il faut

faire un réglage spécial. Je m'en fous, rien n'est grave et, finalement, cela donne une belle photo.

Et tout fier de moi, je lui dis : « Je n'ai pas ferré ! » Et il me répond : « Oui, je sais, il me suffit de voir où la mouche s'est accrochée pour le savoir. » Oui, mais je n'ai pas ferré. C'est vrai que ça s'est passé vite, que tout s'est enchaîné en quelques secondes, mais je me souviens parfaitement avoir retenu un geste de retrait quand il s'est mis à partir. J'ai résisté à la tentation ! Ça été long, mais c'est arrivé : j'ai eu une occasion et j'avais réuni tous les éléments pour en profiter. Moi, maintenant, je repartirais cuver mon adrénaline en me délassant. Je n'ai pas l'appétit de certains de prendre des poissons par milliers. Une fois, j'ai attrapé deux saumons coup sur coup, c'était trop, je suis rentré, il était sept heures du matin. Un soir de l'été dernier, les truites prenaient la mouche presque à chaque lancer, j'ai arrêté au bout d'une heure et une dizaine de truites relâchées. C'était le bon endroit, la bonne heure, la bonne mouche et le bon lancer, la combinaison idéale. J'avoue, je suis revenu le lendemain pour voir si la recette marchait toujours. Même si c'est le moment auquel on rêve, c'est la combinaison du coffre que nous essayons de décrypter, le contenu est de moindre importance. De toute façon, là, impossible de repartir. Donc, je continue. Je flotte un peu. L'habitude aidant, je continue à chercher. Je n'ai pas fait quinze pas que je vois trois ombres juste en aval de moi. On m'appelle le Lucky Luke de la mouche, je dégaine plus vite que mon ombre. Un seul lancer ! Pile-poil en avant du premier bonefish, il accélère et prend la mouche ! Pour finir, c'est plutôt facile... quand on voit des poissons. Rebelote, le voilà parti avec la mouche, la soie, le backing. Je le ramène et, cette fois, tout va de travers. Le moulinet vient de faire un nœud ! Quand j'ai ramené la première fois, j'ai enroulé un peu lâche et, à son deuxième départ, une boucle de la soie s'est glissée dans les spires qui se sont

refermées dessus. C'est la catastrophe ! Heureusement, le poisson n'est pas trop près et semble s'être calmé. Je me bats plusieurs minutes pour démêler le sac de nœuds et, finalement, ramène le poisson jusqu'à moi. Je fais quelques clichés, mais, tout seul, ce n'est pas facile. J'en fais sous l'eau avec le bon réglage, mais c'est difficile de cadrer avec la canne et le poisson. En tout cas, cette fois-ci, c'était parfait : j'ai vu le poisson, j'ai lancé et je n'ai PAS ferré ! Après ces palpitantes aventures, je ne sais pas trop ce qui s'est passé... J'ai pris deux bonefishs ! « *Veni, vidi, vici* » dirait l'homonyme de mon nouvel ami Julio. En fait, tout ce que je sais, c'est que le soir est tombé et que nous nous sommes dirigés vers le secteur où nous avons vu des tailers, les deux derniers jours.

Nous nous arrêtons pour scruter. Je scrute, il scrute, mais rien. Le soleil est bas et nous interdit toujours une bonne partie du flat. Est-ce que l'eau est trop haute ce soir ? Est-ce que la marée a atteint son étiage ? Est-ce qu'il y a du bonefish à tous les étiages ? Depuis plusieurs jours, nos amis qui comprennent ce qui se dit à la télé, sauf sur les chaînes chinoises (oui, il y a trois chaînes chinoises à Cuba ! J'ai ouvert la télé et je suis tombé sur des Chinois déguisés en cow-boys qui jouaient du lasso. Je vous jure ! C'est vrai ! C'était ridicule. Je change de chaîne et je tombe sur d'autres Chinois. Autres accoutrements ridicules, autres jongleries stupides, j'ai fermé la télé), donc nos amis qui comprennent le cubain nous ont annoncé un front froid. Et les bonefishs, qui ne sont pas comme nous, ont la fièvre, avec un front froid. Après le front froid de la semaine dernière, ils n'avaient pas faim parce qu'ils s'étaient gavés d'avance et, maintenant, ils se gavent pour le prochain. Cela expliquerait pourquoi nous voyons plus de poissons aujourd'hui. Voir plus de poissons, c'est peut-être un peu trop emphatique. On finit par voir un tailer tout au fond. Encouragés, nous continuons à surveiller. En voilà un deuxième puis un autre et, enfin, un quatrième. Les uns disparaissent. Les

autres réapparaissent. Finalement, il n'en reste que deux. Le premier oblique obligeamment vers la gauche et l'autre vers la droite. Nous nous séparons nous aussi, chacun pourchassant le poisson en face de lui. Rebelote, le poisson zigue et zague. Il ralentit et accélère. Il fait mine de s'éloigner et revient subitement. De mon côté, je m'approche à pas de loup (de mer), mais je prends garde à ne pas reproduire l'erreur fatale du bon Julio. Je reste à distance et commence à faire quelques coups d'approche alors que le poisson est encore à une trentaine de mètres. Je prends aussi bien soin de ne pas l'assommer en lançant trop près. J'essaie donc de poser ma mouche sur une trajectoire future du poisson pour être là avant lui. Pour entretenir le suspense, le poisson décide brutalement de partir à dache, mais revient vite dans le droit chemin. Le manège dure exactement 4 minutes et 50 secondes. J'ai allumé la caméra et, même si l'action est hors champ, on peut voir les lancers. Je lance onze fois.

Finalement, son insatiable appétit le place à ma portée, juste à la bonne distance, pas les 10 m trop courts de la dernière fois, à la distance idéale. Le vent est tombé, le poisson vient dans ma direction fouillant agressivement la boue. La soie porte délicatement la mouche, elle atterrit pile dans la trajectoire, une légère tirette... Il l'a vue. Il accélère. Il la vole... Non, ne pas tirer ! Non, ne pas ferrer ! Il est au bout, il est parti. La caméra enregistre la soie qui se dévide pendant 29 secondes. Il hale ma soie pendant 30 secondes. Vous imaginez ? Le temps d'une pub à la télé ! Il s'en passe des choses en 30 secondes. Et lui, il part en ligne droite et creuse une tranchée parfaitement rectiligne dans la boue. Il écrête les bosses, il remplit les trous, il n'évite rien, il va droit devant espérant échapper à un funeste destin... Il est au bout de sa course, il ralentit. Je le ramène vers moi. Il repart, il revient, nous faisons notre petit pas de deux, mais, bien ancrée, la mouche le contient. Cela dure 8 minutes,



Huit minutes d'action.

montre en main. Finalement, il est entre nous. Claude s'est approché et l'attrape par la queue. Photos ! Un superbe poisson. Une superbe victoire !

Nous repartons d'un pas léger. Le taxi est prévu à 19 h 30, mais il n'est que 19 h quand nous arrivons sur la route. Nous commençons à avancer à la rencontre du taxi. Les lucioles cliquotent dans les fourrés. Le taxi arrive à l'heure prévue.

# Sixième jour

Le front froid annoncé pointe son nez. Les nuages gris bouchent la vue, la lumière est pâlotte et l'eau est d'autant plus difficile à percer. Nous faisons notre tournée, mais si les pêcheurs sont à l'œuvre, les poissons sont restés à l'hôtel.

Toute la semaine, je me suis demandé pourquoi je traînais ma veste imperméable. Hormis sa fonction de protège-taxi, elle ne m'a encore été d'aucune utilité. Mais, finalement, aujourd'hui, je suis bien content de la trouver, car le vent, qui souffle sans discontinuer, va fraîchir tout au long de la journée.

Pas de poisson, pas de lancer, pas d'histoire. Même Dieu n'a pas daigné montrer le bout de son nez. De toute façon, j'ai retiré la *Misa Criolla* de ma liste d'écoute, alors pour les suppli-cations, il repassera.

Un petit groupe de pélicans pêchent au loin. Ils ont tout compris. Ils pêchent et, quand ils en ont pris tout leur saoul, ils s'envolent et rentrent chez eux. Je pense que je vais faire comme eux.



Retour au bercail

# Mémento

## Pêche

Toujours selon les bons conseils de Claude, j'ai utilisé pendant tout le voyage une canne Ross worldwide FlyStick 7 ½ pi soie n° 10.

Elle a été créée pour pêcher l'achigan, mais elle est parfaite du point de vue de la rigidité. Elle ne fait que 7 ½ pi (2,30 m) pour satisfaire aux règlements de concours, mais

ce n'est absolument pas un problème pour cette utilisation. De plus, elle se case sans problème dans une valise. J'ai utilisé deux moulinets à saumon Ross Reels, que j'ai depuis très longtemps, mais des moulinets moins chers feront parfaitement l'affaire. Ils doivent être capables d'accepter 200 m de backing et une soie n° 10. Le frein ne me semble pas si important que ça, mais il faut tenir compte des conditions et des poissons. Il est évident que si vous vous retrouvez aux prises avec un permit de 40 livres, le frein sera certainement fort utile.

J'avais plusieurs soies toute de la compagnie RIO. J'ai utilisé la plupart du temps la soie n° 10 pour tarpon, mais la soie n° 9 pour bonefish était parfaite pour les petites mouches à bonefish. Bien que la canne soit prévue pour une soie n° 10, elle était assez efficace pour la soie n° 9. Il est évident qu'avec le vent, il était inconcevable d'utiliser une soie n° 7 telle que celle qu'on propose dans la majorité des magasins. J'en avais une en réserve, mais je ne l'ai jamais utilisée; en fait, je n'aurais jamais pu l'utiliser. Je dirais même que, la prochaine

## *Pêche*

1. Canne Ross worldwide FlyStick 7 ½ pi soie n°10
2. Moulinet Ross Reels CLA n°6
3. Soies de Rio : une soie n°10 pour tarpon et une soie n°9 pour bonefish
4. Avançon Maxima Ultragreen de 5 kg et 7 kg
5. Cuda Leader
6. Mouches à bonefish et à barracuda

fois, je prendrai une canne plus lourde encore ou, au moins, une soie spécialisée pour les grosses mouches pour être capable de lancer des mouches à barracuda. L'avançon était fait d'une longueur de 3 m de Maxima Ultragreen de 5 kg qui a une rigidité et une résistance à l'abrasion parfaites. Inutile de faire des avançons dégressifs, le vent rend caduc tout effort de présentation.

Pour les barracudas, j'avais acheté des avançons tout prêts appelés Cuda Leader. Ils sont fabriqués avec environ un mètre de nylon de 15 kg suivi d'un fil métallique de 25 cm et une épingle métallique pour la mouche. J'ai essayé plusieurs solutions, et la meilleure est certainement de retirer l'avançon à bonefish et de le remplacer par celui-ci. Une autre solution est d'utiliser du nylon plus résistant pour le bonefish (7 kg par exemple) et de couper le nylon en amont du fil métallique le plus court possible pour faire un nœud coulant que l'on viendra mettre sur l'hameçon de la mouche à bonefish.

Pour les mouches, comme je l'ai dit, Claude m'a gentiment fourni une boîte toute garnie. J'en avais fait, mais, selon la destination, il faut trouver le meilleur choix du moment. En fait, il faut prévoir des mouches beiges pour le sable, vertes pour l'herbe, à gros yeux pour l'eau haute et à petits yeux pour l'eau basse. Pour le barracuda, il faut des mouches longues et encore plus longues que celles que j'avais. D'après mon expérience, un gros hameçon numéro 2.0, une tête pas trop grosse avec des gros yeux et un corps en synthétique blanc ou blanc et rouge de 15 à 20 cm serait parfait.

## Accessoires de pêche

Il faut bien sûr avoir une paire de ciseaux pour couper le nylon. J'ai abandonné depuis plusieurs années les coupe-ongles et autres « clippers » parce que je trouve que le mouvement est inefficace. Une pince en acier inoxydable pour retirer les mouches de la gueule des barracudas est absolument nécessaire, une pince à longs becs, ou un forceps de taille XXL.

Il faut prévoir un dégorgeoir, style ketchum release, pour retirer les mouches au fond de la gorge des bonefishs parce qu'ils l'avalent parfois un peu loin. Certains guides les retirent par les ouïes, mais cela n'est pas facile.

Comme on voyage dans de petits taxis, quelques élastiques sont très pratiques pour tenir la canne. Trimballer l'étui toute la journée serait vraiment une charge inutile. Des élastiques à cheveux sont parfaits ; j'en utilise aussi pour mettre sur les bobines de nylon d'ailleurs.

On peut classer les lunettes dans les accessoires de pêche. Il faut donc des lunettes polarisées couleur cuivre parce que tout le monde s'accorde à dire que c'est la meilleure couleur de lentille pour les mers des Caraïbes. Un cordon pour retenir les lunettes évite qu'elles ne tombent dans l'eau.

## *Accessoires de pêche*

1. Paire de ciseaux ou coupe-ongles
2. Dégorgeoir
3. Pinces inox ou pince à longs becs
4. Élastiques pour cannes
5. Lunettes polarisées

## Vêtements

Comme je l'ai dit, il faut absolument se protéger de pied en cap. Donc il faut une casquette ou un chapeau avec un bord large, un Buff ou équivalent, une chemise à manches longues, des gants de soleil, une paire de caleçons le plus clairs possible parce qu'ils fonceront une fois dans l'eau, et un short pour mettre par dessus. J'ai trouvé les caleçons chez Mountain Coop.

Pour les pieds, j'avais des chaussures d'hiver à tige montante. Le plus important, c'est qu'elles aient le moins de coutures possible pour limiter les infiltrations de sable. C'est certainement pour cela que des chaussures d'hiver sont un excellent choix: elles sont parfaitement étanches et leurs matériaux résistent à l'abrasion de la neige, donc a fortiori à celle du sable. À l'intérieur, des chaussettes hautes et des bottillons de néoprène finiront la protection des pieds.

Un caleçon doit largement suffire parce que, dans ces pays chauds, la nuit suffit à le faire sécher. Pour la chemise, il faut qu'elle soit bien ventilée et qu'elle ait le maximum de poches : une pour une petite boîte à mouches, une pour le nylon, une pour l'appareil photo; cela fait trois, mais vous trouverez toujours l'utilité de petites poches supplémentaires sans tomber dans l'excès de la veste de pêche.

## Vêtements

1. Casquette ou chapeau
2. Buff
3. Chemise à manches longues
4. Gants de soleil
5. Caleçons
6. Short
7. Chaussettes hautes
8. Bottillons néoprène
9. Chaussures de marche
10. Coupe-vent

## **Pharmacie**

Bien que vous soyez équipé pour ne pas montrer votre peau au soleil, il faut quand même avoir de l'écran solaire en bombe ou en stick pour ne pas avoir à s'en mettre sur les doigts et une crème après-soleil.

Marcher dans l'eau toute la journée crée obligatoirement des échauffements, donc il est sage de prévoir une crème à l'oxyde de zinc pour les calmer.

## **Autres accessoires**

J'avais fait l'acquisition d'un petit sac à dos qui était parfait. Je ne l'avais pas payé cher et je me demande si, en investissant un tout petit peu plus, je n'aurais pas eu un meilleur confort. J'avais une gourde placée dans les poches de côté du sac, mais je n'ai pas trouvé ça pratique. Je pense qu'un « camelbak » (sac à réservoir d'eau avec un tube pour aspirer) est plus indiqué dans cet environnement. Dans le sac, j'avais une mini-trousse de secours avec aspirines, pansements et une pommade contre les piqûres. J'avais aussi : un couteau, un lecteur MP3 dans un boîtier étanche, un coupe-vent.

J'avais emporté quelques grands sacs en plastique hermétiques pour mettre mes affaires à l'abri de l'eau. Pour le voyage de retour, un grand sac plastique pour mettre les chaussures qui seront encore mouillées.

Pour faire sécher les affaires de pêche, une bonne idée, c'est d'emporter un fil pour étendre le linge avec quelques pinces à linge.

### ***Pharmacie***

1. Écran solaire
2. Écran solaire en bâton
3. Crème après-soleil
4. Crème à l'oxyde de zinc

### ***Autres accessoires***

1. Sac à dos
2. Gourde ou Camelbak
3. Sacs plastique type Ziplok
4. Grand sac pour les bottes
5. Corde à linge
6. Épingles à linge